

L'IMPASSÉ, ACTUALITÉ DE L'INCONSCIENT

Dominique Scarfone

Presses Universitaires de France | *Revue française de psychanalyse*

**2014/5 - Vol. 78
pages 1357 à 1428**

ISSN 0035-2942

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2014-5-page-1357.htm>

Pour citer cet article :

Scarfone Dominique, « L'impassé, actualité de l'inconscient »,
Revue française de psychanalyse, 2014/5 Vol. 78, p. 1357-1428. DOI : 10.3917/rfp.785.1357

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Rapport de Dominique Scarfone et discussions

L'impassé, actualité de l'inconscient

Dominique SCARFONE

Pour Francine

On trouve à Padoue, dans la chapelle San Giorgio, de magnifiques fresques, œuvre du peintre Altichiero da Zevio (c.1330-c.1390), dont une *Annonciation*¹ qui a ceci de particulier qu'elle est un peu difficile à contempler en plein jour et se laisse mieux regarder si le temps est couvert ou si l'éclairage intérieur l'emporte sur la lumière du dehors. C'est qu'au beau milieu de la scène classique, entre l'ange annonciateur et la Vierge, est logé un *oculus*, une sorte de rosace par laquelle, de jour, entre le plus souvent une lumière éblouissante. Le visiteur qui veut apprécier l'Annonciation, d'ailleurs très belle, doit donc donner le temps à ses yeux de s'ajuster à l'irruption lumineuse. On pourrait penser que voilà une servitude avec laquelle Altichiero a dû composer et qu'il aurait préféré ne pas trouver sur la paroi où il déposerait son *affresco*, mais un commentateur avisé tel que Daniel Arasse loue au contraire cette œuvre pour l'inventivité et l'à-propos qu'a eu le peintre d'intégrer l'*oculus* dans la scène classique de l'Annonciation (Arasse, 1999). En effet, ce qui se présente au début comme une nuisance à la contemplation de l'œuvre s'avère bientôt au contraire un approfondissement extraordinaire de l'expérience esthétique, voire spirituelle. Le peintre a su de manière géniale tirer parti de la rosace et de son jet de lumière aveuglant en posant à cet endroit précis une Annonciation dont la teneur narrative assez convenue se trouve non seulement intensifiée, mais en fait bouleversée pour devenir non plus une évocation, mais une expérience vécue. L'Annonciation d'Altichiero ne fait pas que *raconter* l'histoire classique ; elle *annonce* elle-même, *convoque* le spectateur qui se sent bientôt

1. J'ai fait référence à cette œuvre d'art dans deux chapitres de *Quartiers aux rues sans nom* (Scarfone, 2012a).

saisi par cette lumière sans laquelle on ne verrait rien, mais sous l'effet de laquelle on n'est voyant qu'à demi.

Les interprétations de la légende de l'Annonciation peuvent varier, selon qu'on l'approche sous l'angle religieux ou qu'on en retient le fait universel d'être convoqué à quelque chose de plus grand que soi, exposé à un mystère dont il n'est pas sûr qu'on saura le fin mot. Nul besoin d'être croyant pour trouver qu'il y a dans cette histoire² quelque chose de signifiant pour tout un chacun, un fait à la fois reconnaissable et difficile à nommer, qui concerne l'appel, le message, l'interpellation, l'invitation, la visite, la disponibilité, l'hospitalité. Bref, tout ce qui rompt le solipsisme dans lequel le sujet peut sembler enfermé ; un événement qui présente – et nous met en présence – *de l'autre*. On sait que très souvent une Annonciation côtoie les scènes de l'expulsion d'Adam et Ève du jardin d'Éden et celles de la Passion du Christ. Au bonheur de porter l'enfant merveilleux et de lui donner naissance se juxtapose ainsi l'évocation de l'exil, de la souffrance et de la mort. Pour le croyant, ce n'est que prélude à la résurrection et au salut final, mais on peut tout aussi bien y lire une version laïque de la condition humaine : on annonce la venue prochaine de Sa Majesté le bébé ; il arrive tout plein de sève narcissique, sera adoré et admiré, mais devra progressivement connaître les limites imposées par une vie bien terrestre, la déchéance et finalement la mort.

Le spectateur pourra penser à tout cela après avoir contemplé l'Annonciation d'Altichiero, mais pendant qu'il a les yeux tournés vers elle, il est confronté à un problème de visibilité. La lumière qui se déverse par l'*oculus* l'aveugle partiellement, lui montre qu'il ne voit pas bien, qu'il ne voit pas tout. Elle lui rappelle qu'on ne peut regarder la lumière en face ; qu'on n'a d'accès au visible que si quelque chose fait obstacle à la lumière et nous la renvoie par reflet, par un détour. En faisant cette Annonciation dite « d'encadrement », Altichiero a non seulement trouvé une manière élégante d'intégrer dans l'immense œuvre peinte cet *oculus* qui troue la façade de la chapelle, mais il nous rappelle par la même occasion que le génie humain ne travaille pas dans un champ de liberté absolue. C'est devant les contraintes du réel qu'il se déploie ; c'est de sa mise sous tension que l'esprit devient capable de travail. Freud ne dit pas autre chose quand il pose la résistance comme condition nécessaire à tout travail psychique, résistance qui est aussi la raison fondamentale d'avoir recours à une méthode analytique. Méthode paradoxale, au demeurant, qui n'a de prescriptions que négatives : ne pas se censurer côté analysant, ne pas focaliser son attention côté analyste.

2. Histoire qui reprend d'ailleurs une scène biblique plus ancienne, le même archange Gabriel ayant annoncé à Sarah, l'épouse d'Abraham, qu'elle allait enfanter malgré son grand âge.

Dans la Chapelle San Giorgio, l'*oculus* fut probablement de l'ordre de la résistance pour Altichiero, résistance que le peintre a dû savoir affronter avec sa méthode propre, mais qui une fois perlaborée aura donné à l'œuvre finale une profondeur allant au-delà de la représentation, lui conférant plutôt une présence, un statut de *présentation*. Disant cela, je ne parle pas de transcendance. Toutes les Annonciations ont pour fonction d'évoquer cette idée de transcendance, de l'advenue de l'infini dans le fini, du divin dans l'humain. Pour cela, elles n'ont qu'à raconter, donc à *représenter* l'histoire bien connue de l'annonce faite à Marie. Ce que l'*oculus* aveuglant dans la fresque d'Altichiero – comme toute bonne solution picturale, sculpturale, musicale, ou autre – offre de plus fort que cette narration, c'est l'expérience vécue, la *présentation actuelle*. Présentation qui, cependant, n'offre pas un accès direct à ce qu'il y aurait à connaître, mais signe au contraire les limites de la représentation. Ce faisant, elle signale qu'il y a un au-delà du représentable, du compréhensible, un au-delà du sens, un fond insaisissable, noyau opaque ou vide au cœur de toute représentation comme de toute production psychique, et qui passe le plus souvent inaperçu puisque c'est la fonction spécifique du moi que de tenter de toujours en revenir au même³, de toujours retrouver le familier, scotomisant l'étranger, ou mieux l'étrangèreté.

Deux moments de l'actuel

L'*oculus* intégré dans la fresque et son effet de lumière exemplifient l'idée que j'entends développer de deux moments de l'actuel, deux plans différents sur lesquels il se manifeste. *Le premier moment* est celui où l'actuel se présente sous l'aspect non élaboré, comme corps hétérogène, obstacle brut au travail d'élaboration ; une masse (dans le cas présent, un trou) qui résiste à se laisser entraîner dans le mouvement de la pensée ou de la création. *Le second moment* est celui où l'actuel fournit au contraire un ancrage nécessaire à l'expérience vécue. L'actualité de l'expérience fait alors en sorte que celle-ci, pour subjective qu'elle soit, n'est pas libre de toute attache, vouée à l'arbitraire. L'ancrage actuel lui donne la profondeur et la densité qui la rendent apte à une élaboration potentiellement infinie et cependant toujours solidement arrimée à la chair du monde. L'actuel *au premier sens* se présente, du point de vue de la subjectivité, comme obstacle, inertie, ne laissant pas deviner les potentialités

3. Dans une des convergences notables quoique probablement involontaires de la pensée de Levinas avec la psychanalyse, le philosophe utilise fréquemment l'expression « le même » pour signifier le moi. Voir Levinas (1948).

qu'il offre. L'actuel *au second sens*, en tant que réalisation de certaines de ces potentialités, est ce qui donne à la représentation sa gravité.

Ainsi, l'*oculus* aura d'abord été « actuel » au premier sens dans la mesure où il ne faisait pas partie de la scénographie attendue d'une Annonciation. Mais il est devenu actuel au second sens une fois que le peintre a trouvé la solution esthétique au problème et intégré à sa fresque l'*oculus* en question. L'actualité de l'*oculus* n'a pas disparu, elle a été élevée à un plan supérieur, devenant ainsi ce qui confère à l'ensemble une dimension qui le porte au-delà de la représentation. Quelque chose comme une sublimation⁴. L'œuvre d'art ainsi accomplie ne représente pas, elle *présente*. Cette présence, ce présent, n'est toutefois pas de l'ordre de la chronologie ; le spectateur qui se laisse interpeller par cette présence *de* et *dans* l'œuvre d'art est plongé dans un « temps autre », selon l'expression qu'utilise Pontalis pour parler d'un temps qui ne passe pas (Pontalis, 1994).

Lorsqu'on est sujet à une telle expérience, on se découvre dans un état de réceptivité et de disponibilité qui, d'ordinaire, ne s'obtient pas sur commande, mais auquel on peut se prêter dans la plus grande intimité avec soi-même. Pour s'approcher de cet état, il faut faire taire le discours incessant du moi qui cherche à nommer, classer, évaluer, interpréter, au lieu de *laisser passer* quelque chose, de *se* laisser traverser, voire transpercer. La vulnérabilité alors requise du spectateur est sans doute parente de la sensibilité qui fut nécessaire à l'artiste, en plus de son talent et de sa technique, pour trouver le chemin inédit vers l'œuvre qui touchera l'âme. Avec leurs différences, artiste et spectateur se trouvent tous deux dans la position que nous appellerons *enfance* ou, nous inspirant de Lyotard (1991), *infantia*, pour insister sur son sens étymologique indiquant l'incapacité de parler. Cette *infantia*, on pourrait la croire dépassée avec l'acquisition du langage, mais ce serait oublier que, coextensif de l'entrée en scène du langage et de l'acheminement vers la représentation, intervient aussi le refoulement qui leur impose des limites. L'*infantia* ne fait alors que s'invaginer et rester enfouie au cœur du sujet de la parole en tant que disposition et exposition à de nouveaux impacts, à des traumatismes, grands ou petits, qui ébranleront l'âme et remettront en marche les processus originaires, compagnons d'une expérience impossible à dire intégralement.

*

4. J'adhère ici, à ma façon, à la définition que donne Lacan (1959-1960, p. 133) de la sublimation comme élévation de l'objet « à la dignité de la chose ».

Un parallèle s'impose entre la complémentarité de l'artiste et du spectateur et celle qui s'établit entre patient et analyste. Le patient demande une analyse en apportant une histoire et des théories infantiles énoncées du lieu d'un moi qui a tenté de trouver un sens général associé à un plaisir de vivre, et qui a échoué dans une mesure plus ou moins grande. Mais qu'il vienne à l'analyse avec des plaies ouvertes ou au contraire avec des défenses tenues bien haut, l'analysant devra être entendu par quelqu'un qui disposera lui-même d'un accès à une certaine sensibilité, à une *passibilité*⁵ le rendant disponible à accueillir un transfert de ce qui ne saurait passer par les seuls canaux du discours. Marque distinctive de la « talking cure », le transfert est paradoxalement l'expression en acte de ce qui échappe au dicible et que les interprétations les plus poussées ne sauraient réduire en mots. La passibilité de l'analyste, comme la sensibilité de l'artiste, doit certes être un tant soit peu « armée » de savoir-faire, mais c'est tout le génie de Ferenczi d'avoir le premier compris que le savoir de l'analyste devait se fonder tout d'abord sur l'expérience vécue d'être en position de patient.

UN PROJET FREUDIEN

Si l'expérience personnelle de l'analyse est irremplaçable, elle n'annule pas, bien au contraire, la nécessité de penser dans l'après-coup cette expérience et les conditions à la fois pratiques et métapsychologiques de sa possibilité. La mise en forme théorique ne consiste pas à fixer en une formulation canonique les leçons de l'expérience mais à approfondir celle-ci dans la même direction que celle empruntée par le traitement analytique lui-même (Scarfone, 2011a). Car si l'analogie entre l'expérience esthétique et celle de l'analyse est légitime, elle n'annule pas les nombreuses différences entre les deux situations. Une de ces différences est que l'œuvre d'art atteint son but sur le lieu même de l'expérience et que, même si elle laisse des traces pouvant nous accompagner longtemps, elle n'engage pas un lien transférentiel du même ordre que la cure. L'expérience analytique aussi est maximale sur le lieu de la séance, mais elle engendrerait une dépendance intraitable, un enfermement dans l'analyse sans fin, si cette expérience n'était pas conduite de manière à ouvrir sur un dehors de l'analyse, par un « maniement » du transfert rendant possible un autre

5. J'ai depuis longtemps adopté ce terme proposé par Jean-François Lyotard, destiné à remplacer celui de passivité. Voir « Logos et tekhnè, ou la télégraphie », in Lyotard (1988).

transfert et par là une voie de dégagement, un acheminement hors des sentiers de l'hallucinatoire qui a partie liée avec le retour du refoulé dans le transfert. S'impose donc un transfert de transfert (Laplanche, 1991), indice d'une plus grande mobilité des investissements et favorisant la capacité de penser, symboliser et ainsi admettre la séparation, l'absence, la perte. Un penser qui ne soit pas une intellectualisation, mais qui joigne l'usage efficace des signes à leur source pulsionnelle ; un penser incarné, dont sont ouverts les canaux de communication internes avec les formes proches de la sensorialité, logeant au plus près des sources de l'expérience.

Que l'analyse ait un but qui est de favoriser l'accès au penser, à la symbolisation, cela ne contrevient pas aux principes qui la gouvernent. Car si l'analyste suspend à chaque séance ses représentations-buts, il reste qu'il ne saurait renoncer à l'objectif d'ensemble : redonner au sujet sa capacité de dire « Je » plutôt que d'en rester à l'une ou l'autre des positions « d'arrêt sur image » que sont les diverses versions de son moi⁶. Le « Je » en question n'a pas de version définitive. L'analyse travaille à son advenue « là où était du ça », selon la maxime bien connue de Freud (1933a [1932], p. 163), mais le « Je » ne se substitue pas au ça, il surgit au lieu d'un « moi » figé, et apparaît doté d'un plus libre accès aux modalités du ça, d'une plus grande fluidité. S'agissant du Je, cette fluidité ne sera pas étrangère à un art de penser ; elle en est même la condition essentielle. Il s'agit donc de remettre la pensée en mouvement ; de se frayer des chemins. C'est bien là un sens du préfixe « *durch* » dans *Durcharbeitung*, d'ordinaire traduit par « perlaboration », mais qu'il y a tout lieu d'entendre aussi comme « creuser un passage⁷ ».

Ce penser fluide du Je est comme un vent qui, selon l'expression de Hannah Arendt, balaie les pensées congelées, le déjà pensé (Arendt, 1971) ; il y a là de la destruction, comme dans toute œuvre de création. Sauf que, tout comme l'artiste observe les « règles de l'art », le sujet pensant ne saurait se passer d'un certain savoir-penser. Il serait donc ironique que la pensée psychanalytique cherche pour elle-même la fluidité sans l'associer à ses propres règles de l'art. Des règles sans lesquelles elle se priverait d'une connaissance qui lui permette de tirer les leçons de l'expérience sous une forme *transmissible* et *ouverte à la critique*, sous peine de s'arrêter elle aussi « sur image ». Pour rendre les idées psychanalytiques ouvertes à la critique, il faut pouvoir les formuler de manière assez précise, tout le problème étant de ne pas perdre, ce faisant, le contact

6. Dans un ouvrage récent, François Gantheret (2013) a écrit de très belles pages à ce sujet.

7. J.-F. Lyotard, *op. cit.* Dans *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, le sinologue François Jullien propose celui de « dé-fixation », indiquant comme fonction essentielle de la psychanalyse de « rétablir du passage ». Voir F. Jullien (2012), p. 131.

avec les sources fort complexes de l'expérience, de ne pas trop sacrifier à la nécessaire clarté. En d'autres mots, il n'y a pas forcément contradiction entre, d'une part, la passibilité, la sensibilité, la disponibilité de l'analyste et d'autre part une façon assez claire de formuler les leçons de l'expérience analytique. L'outil de pensée que Freud a inventé dans ce but, c'est ce qu'il a appelé « métapsychologie », plus tard qualifiée de sorcière. Même si le mot n'y figure pas, on peut dire que le *Projet d'une psychologie* de 1895 est parmi les grands écrits métapsychologiques de Freud, comme l'atteste d'ailleurs une lettre à Fliess de l'époque (Freud, 2006 [1887-1904], lettre du 13.2.96, p. 222). La passibilité, la disponibilité à se laisser atteindre, ne figurent pas parmi les termes métapsychologiques, encore moins dans le *Projet*. Je vais essayer de montrer que celui-ci en contient néanmoins les prémisses dans ce que Freud formule comme *complexe de perception*⁸.

La perception, la présence et le moi

Pour Freud, tout ce qui dans l'appareil psychique est représentation a jadis été perception (Freud, 1925h). Or, c'est dans la perception que l'on peut d'abord faire l'expérience de la présence, de la présentation. Dans l'expérience perceptive courante, la dimension de présentation comme celle ressentie devant la fresque d'Altichiero est généralement occultée du fait de la valeur d'imitation et d'empathie de la perception qui ramènent au connu, au familier⁹ (Freud, 2006 [1895], p. 641). L'imitation et l'empathie signent le lien que l'appareil de perception a noué avec la mémoire, c'est-à-dire avec les images mnésiques accumulées lors de perceptions antérieures. C'est ce qu'on peut tirer des observations de Freud dans le *Projet* ainsi que dans des textes plus tardifs, où l'on comprend qu'il n'y aurait, en principe, pas de problème d'accès à la réalité si l'appareil de perception-conscience n'était pas lié à un système mnésique, à un ensemble de traces capables d'être investies au point d'activer les « signes de perception » et ainsi donner le change pour une perception actuelle : c'est l'expérience hallucinatoire. D'autre part, Freud a posé que l'appareil de perception ne saurait avoir lui-même une mémoire ; si c'était

8. S. Freud (1895), notamment les sections XVI, XVII et XVIII de la première partie, et la sections I et IV de la deuxième partie.

9. Ici, il nous faut toutefois porter attention au sens du mot « empathie » qui, s'il ramène banalement au familier, ne signifie pas la possibilité de ressentir ce que l'autre ressent, de « communier » ; bien au contraire, comme le montre Françoise Coblence, il y a lieu de comprendre l'empathie « à la fois comme saisie en l'autre de ce qui est étranger à mon moi et ce qui est étranger au sien ». Voir F. Coblence (2005), p. 50.

le cas, c'en serait fait de la disponibilité à percevoir à nouveau (Freud, 1925a [1924], p. 140). Cependant, toute perception laisse une trace mnésique, et un certain nombre de ces traces s'organisent en un ensemble « bien frayé » qui forme le moi. Un moi qui, une fois structuré, aura, comme toute structure, pour première fonction d'assurer sa propre permanence structurelle et n'accueillera par conséquent la nouveauté que dans la mesure où il peut l'aménager, l'*assimiler*, c'est-à-dire la rendre semblable (*similis*) à ce qui s'est déjà constitué ; c'est ce que j'appelais plus haut « revenir au même ». La nouveauté, qui seule peut contribuer à une évolution du sujet, ne peut donc advenir que par crises évolutives, ce que Michel de M'Uzan appelle « vacillements identitaires », dont aucune histoire individuelle n'est exempte – pensons à cette longue crise identitaire qu'est l'adolescence – et la cure analytique non plus ; au point où de M'Uzan en fait un facteur nécessaire à tout changement dans le cours de l'analyse (de M'Uzan, 1996 et 2004).

C'est un des paradoxes du moi que d'être l'instance en rapport avec le monde extérieur mais de n'en retenir que la part assimilable, et donc d'en scotomiser d'autres parties. Dans ce sens, Lacan a eu raison d'en faire un agent de méconnaissance. Cela ne rend nullement le moi haïssable, lui qui, comme tout vivant, ne survit que par sa capacité d'assimiler ce qui lui vient de l'extérieur et d'adapter cet extérieur à ses besoins. Les valeurs imitative et d'empathie de la perception sont dès lors bien faites pour assurer cette protection vitale : grâce à elles, le moi une fois en place ne laisse pas l'appareil de perception-conscience fonctionner seul. Lui-même résultat de la perception (en tant qu'ensemble de traces mnésiques), le moi exerce un effet en retour qui orientera et focalisera l'attention, ne percevant la plupart du temps que ce qui correspond à ses attentes et à ses appréhensions. Lorsque le réel lui impose une perception inattendue, qui le surprend dans un état d'impréparation, il risque le traumatisme. Le signal d'angoisse est ce qui doit préparer ce moi pour éviter l'effet traumatique (Freud, 1920g). Or ce signal, cette angoisse *a minima*, c'est aussi ce qui active le filtrage par lequel s'obtient la scotomisation de la dimension de présentation. Le moi, qui impose ainsi un retard dans le cours des événements perceptifs, est en cela bien en phase avec l'appareil visuel : il ne peut voir sans la lumière, mais il voit dans la mesure où il ne la regarde pas directement et la laisse lui donner accès au visible par voie indirecte, par un détour, par l'introduction d'un retard (Derrida, 1967) et avec les inévitables déformations de toute reprise. Le moi, donc, ne se laisse d'ordinaire pas prendre par surprise et ne retient du perçu, et *a fortiori* de l'autre humain proche, que la part familière, ce qu'il peut comprendre, c'est-à-dire ce dont il peut retrouver une ressemblance dans ses propres images mnésiques.

La chose et son prédicat ; l'habillage psychique

La partie incompréhensible, inassimilable, inimitable du « complexe perceptif », Freud, dans le *Projet*, la nomme « la chose » (*das Ding*) ; c'est, dit-il, la part qui échappe au jugement. La partie compréhensible, quant à elle, est nommée « prédicat », ou encore « attribut ». On est redevable à Lacan d'avoir mis en évidence cette notion et d'en avoir mesuré l'importance dans la pensée freudienne (Lacan, 1959-1960). Ce que je veux souligner ici, c'est que le complexe de perception décrit par Freud est plus... complexe que le moi ne le voudrait, vu que le moi s'en tient de préférence à la *représentation* et s'angoisse, ne serait-ce qu'au faible degré propre au signal, devant la *présentation*. Le signal d'angoisse mobilise alors des mécanismes de méconnaissance pouvant aller du déni radical à la simple erreur perceptive (lapsus auditif, par exemple). Tout se passe comme s'il s'agissait de donner au moi le temps de mobiliser des représentations susceptibles de doter ce qui se présente d'un « habillage psychique » tolérable. Mobilisation de représentations dont le moi ignore, bien entendu, la part actuelle que les traces motrices viendront y jouer et qui détermineront en partie la forme de l'habillage, une autre partie dépendant des éléments trouvés à portée de main, équivalents des restes diurnes pour le rêve.

J'emploie la notion d'habillage psychique parce qu'elle est, je crois, une des façons qu'a eues Freud de reprendre cliniquement l'idée de l'attribut recouvrant la « chose ». C'est dans la présentation du cas Dora que Freud utilise cette expression, mais elle est implicitement présente dans d'autres notations cliniques. Ce dont il est question dans ce texte, c'est le catarrhe génital de Dora, dont Freud interroge le rôle dans les symptômes hystériques de la jeune fille.

« Dans l'état actuel de nos vues, écrit-il, on ne peut pas [...] exclure une influence directe et organique [des affections génitales], mais en tout cas son habillage psychique peut être plus facilement mis en évidence » (Freud, 1905e [1901], p. 262).

Comme on voit, c'est une mention très brève, peu élaborée, une expression produite comme en passant, mais qui a l'heur de reproduire le modèle du « complexe de perception » décrit dans le *Projet*. Cela parle d'une « chose » dont, en fin de compte, on ne sait rien, mais qui, une fois dotée d'un habillage psychique, c'est-à-dire d'attributs descriptibles, d'un prédicat, présentera une face compréhensible, plus précisément : analysable, l'analyse permettant, entre autres effets, de retracer les liens sinueux entre la « couverture » et l'ancrage actuel. L'essentiel dans toute cela ne résidera ni dans la couverture ni dans l'ancrage, mais dans le *travail* entre les deux, comme Freud le

concevait aussi à propos des contenus manifeste et latent du rêve (Freud, 1900a, pp. 557-558, note 2).

L'exclusion des névroses actuelles... et leur retour

À bien y regarder, c'est toute l'entreprise freudienne qui semble se développer sous le sceau de cette partition entre chose et prédicat¹⁰. On peut même aller jusqu'à avancer que le *Projet* qui contient cette conception du perçu a été lui-même occulté par son auteur parce qu'il ne fait pas que décrire, mais *incarne* cette division infranchissable. C'est l'actualité du *Projet* ! Texte de transition entre neurologie et psychanalyse, il semble avoir révélé à Freud jusqu'à quel point la relève psychologique de la neurologie comportait un reste dont il ne serait pas venu à bout, échouant ainsi à rendre compréhensible le rapport entre le neurobiologique et le psychique. Tout se passe donc comme s'il avait fallu enfouir, méconnaître le texte même qui signe l'hiatus irréparable entre cerveau et psyché, hiatus que toute sa vie Freud a semblé espérer qu'il serait un jour comblé, mais qu'il fallait bien entretemps chercher à habiller psychiquement.

Autour des mêmes années, entre 1894 et 1896, Freud commence donc à développer une méthode qu'il appellera pour la première fois, en français, « psycho-analyse » ; méthode dont le champ d'application sera réservé aux seules névropsychoses (ou psychonévroses) de défense, à l'exclusion explicite des « névroses actuelles », qui étaient à cette époque au nombre de deux, neurasthénie et névrose d'angoisse¹¹. Bannissement sans appel ; bien des années plus tard Freud maintiendra la distinction d'origine. Dans les *Leçons d'introduction à la psychanalyse* des années 1915-1917, il écrira que :

[L]es problèmes des névroses actuelles, dont les symptômes naissent vraisemblablement d'un dommage toxique direct, n'offrent aucun point d'attaque à la psychanalyse. Elle ne peut réaliser que peu de choses pour les expliquer et doit abandonner cette tâche à la recherche bio-médicale (Freud, 1916-17a [1915-17], p. 402).

C'est donc par l'exclusion des névroses actuelles, prétendument fruits de processus organiques, que s'inaugure le domaine d'application clinique de la

10. Cette structure noyau/périphérie a bien entendu déjà été repérée par d'autres, notamment Nicolas Abraham avec les notions d'écorce et de noyau (Abraham, 1978) et, dans une optique différente, par Anzieu avec la notion de moi-peau et d'enveloppes psychiques (Anzieu, 1985). Sauf erreur, toutefois, ils ne se sont pas référés au *Projet*. Pour ma part, bien que je ne me sois pas reporté directement à ces travaux au cours de cette recherche et que je n'aie pas suivi leurs logiques respectives, il me faut leur reconnaître une influence indiscutable.

11. Freud y ajoutera plus tard l'hypocondrie.

psychanalyse. À cette étape de la conceptualisation, on peut dire que, des deux « moments » de l'actuel que j'ai introduits au début de ce travail, les névroses actuelles représentent l'actuel du « premier moment », comparables à l'*oculus* avant que le peintre ne lui ait trouvé une fonction dans la fresque de l'Annonciation. Avec les névroses actuelles, il s'agit de l'actuel avant sa reprise dans le cadre de la psychanalyse. Cette reprise sera inévitable : Freud se rend bien compte que ce qui est exclu n'est pas pour autant aboli, mais fait retour. Ce retour est surtout documenté comme retour du refoulé à l'intérieur du domaine des psychonévroses de défense, mais Freud ne manquera pas de constater qu'il concerne aussi les névroses actuelles, ou à tout le moins un facteur qui leur est spécifique. En fait, Freud est conscient dès le début qu'il n'y a pas de névroses pures. Si donc les névroses actuelles, en tant qu'entités cliniques distinctes, ne sont pas accessibles à la méthode psychanalytique, elles ne disparaissent ni du champ clinique d'ensemble ni de l'horizon théorique de la psychanalyse. Ainsi, dès 1896, il écrit :

Les causes actuelles qui engendrent neurasthénie et névrose d'angoisse jouent fréquemment en même temps le rôle de causes éveillantes pour les névroses de défense ; d'autre part, les causes spécifiques de la névrose de défense, les traumatismes d'enfant, peuvent en même temps poser le fondement pour la neurasthénie qui se développe ultérieurement. Enfin le cas n'est pas rare non plus où une neurasthénie, ou une névrose d'angoisse, au lieu d'être maintenue dans son existence par des nuisances sexuelles actuelles ne l'est que par un souvenir de traumatismes d'enfant, qui continue à agir (Freud, 1896b, pp. 128-129).

Il faudra s'interroger sur ce qui permet une telle transitivity entre les deux formes névrotiques d'abord posées comme étrangères l'une à l'autre. Nous notons en tout cas que Freud semble s'orienter, dans la clinique comme dans la théorie, suivant le rapport qui régit le complexe de perception : un noyau de névrose actuelle, opaque à toute analyse, est situé au cœur de la psychonévrose analysable, le tout à la manière de la *chose* enveloppée de ses attributs.

L'hystérie et la soudure

Déjà dans son chapitre théorique des *Études sur l'hystérie*, Freud décrit une structure comparable à celle du *Projet* : l'organisation de l'hystérie est conçue comme une série de strates concentriques disposées autour d'un « noyau pathogène ». À mesure que l'on s'approche de ce noyau, la résistance augmente, les fils associatifs se rompent, amenant Freud à écrire qu'il n'y a « aucune chance d'avancer directement jusqu'au noyau de l'organisation pathogène » (Freud, 1895d [1893-1895], p. 318). Même si ce noyau ne sera pas aussi impénétrable que la *chose*, Freud dit néanmoins que « les strates internes [entourant le noyau] deviennent de plus en plus étrangères au

moi¹² » (*ibid.*, p. 317), ce qui finit par leur donner une étrangeté comparable. Dans les *Leçons d'introduction*, il soutiendra ce même rapport et précisera que les névroses actuelles, désormais sous trois formes (neurasthénie, névrose d'angoisse et hypocondrie), « surviennent occasionnellement à l'état pur, plus fréquemment toutefois elles se mélangent entre elles et avec une affection psychonévrotique » (Freud, 1916-1917a, p. 403). Cela, dit-il, ne doit cependant pas nous inciter à renoncer à leur séparation, tout comme on distingue les divers minéraux qui forment une roche. Plus loin encore, dans ces mêmes *Leçons d'introduction*, il revient à l'idée esquissée en 1905 à propos de Dora :

Une relation remarquable entre les symptômes des névroses actuelles et ceux des psychonévroses nous fournit encore une contribution importante à la connaissance de la formation du symptôme dans ces dernières ; en effet, le symptôme de la névrose actuelle est fréquemment *le noyau et le stade préliminaire* du symptôme psycho-névrotique (*ibid.*, p. 404, italiques ajoutées).

La prudence lui fait ajouter que l'inclusion du noyau de névrose actuelle n'est pas le cas de tous les symptômes psychonévrotiques, mais d'autres notations nous autorisent à penser que la dimension psychonévrotique vient régulièrement s'accrocher à un facteur actuel, en le recouvrant d'un « habillage psychique ». Ainsi, Freud dit du sens du symptôme hystérique de Dora :

Ce sens, le symptôme hystérique ne l'apporte pas avec lui, il lui est conféré, il a été pour ainsi dire *soudé* à lui, et il peut dans chaque cas être différent, selon la nature des pensées qui luttent pour s'exprimer (Freud, 1905e [1901], p. 221, italiques ajoutées).

Cette notion de *soudure* est à souligner ; elle signale, dans divers écrits de Freud, la même séparation que celle constatée dès le *Projet* entre *chose* et *pré-dicat*. En effet, la jonction que permet la soudure n'est pas de l'ordre de l'unification ou de l'intégration harmonieuse des deux éléments soudés. Cela n'est d'ailleurs pas sans faire penser à la notion, beaucoup plus tardive, de mixtion ou intrication des pulsions de vie et de mort, entre lesquelles il ne saurait y avoir non plus d'union véritable. La « soudure » sera aussi évoquée à propos de l'angoisse dans les rêves (Freud, 1900a, p. 197), dans la relation entre la fantaisie et l'acte masturbatoire (Freud, 1908a, p. 181) et pour rendre compte de la formation du symptôme de la phobie du cheval chez Hans (Laplanche, 1980, p. 114). Le rapport entre les éléments ainsi tenus ensemble est chaque fois semblable. Des représentations *variables* – scènes du rêve, fantaisies, symptômes hystériques, témoins de la diversité des productions psychiques – sont soudées à un noyau opaque et *constant* (excitation, irritation, angoisse) et le recouvrent, l'habillent. L'habillage psychique mentionné dans le cas

12. Texte entre crochets ajouté par moi.

Dora s'effectue donc selon le paradigme du complexe de perception de l'être-humain-proche, mais en mettant mieux en évidence le rôle qu'y joue la remémoration. Rappelons en effet que dans le *Projet*, le complexe de perception

se sépare en deux constituants, dont l'un s'impose par un agencement constant et forme un ensemble en tant que chose, alors que l'autre est compris par un travail de remémoration, c'est-à-dire qu'il peut être ramené à une information venant du corps propre. Cette décomposition d'un complexe de perception, c'est ce qu'on appelle reconnaître (*erkennen*), elle comporte un jugement et prend fin une fois ce dernier but atteint (Freud, 1950 [1895a], pp. 639-640. Les italiques sont de Freud sauf pour le mot « remémoration »).

Notons que si le modèle général est le même, la construction du symptôme, la soudure hystérique, ne se ramène pas au seul acte de perception ; par conséquent, l'habillage psychique suppose des mécanismes plus complexes que le départage automatique qui s'effectue au sein du complexe perceptif. Néanmoins, le parallèle entre les couples chose/prédicat et actuel/psychonévrotique demeure pertinent.

« APHASIA, INFANTIA »

Le paradigme du « complexe de perception » se vérifie dans un autre aspect encore de la pensée de Freud en ces années prolifiques. Abandonnant la recherche neurologique, il opère un saut qui, de l'aphasie organique (Freud, 1891b), le conduit vers une autre difficulté de dire. Celle-ci, perdant l'appellation grecque d'*a-phasis*, aura pour nom sa traduction exacte en latin : *infantia*. De sa place désormais centrale dans l'élaboration de la psychanalyse, l'enfance, ou mieux, l'infantile, présentera une face compréhensible, dans la mesure où les restes indicibles, refoulés, de cet infantile pourront être soumis à un « habillage psychique » par un travail de remémoration. Ce terme de *remémoration*, rencontré dans la citation qui fermait la section précédente, suggère que, dès l'origine de la psychanalyse, « remémoration » ne décrit pas tant le fait de retrouver des souvenirs que de composer ou recomposer le psychique¹³. Plutôt que se souvenir, évoquer ou se rappeler, la remémoration qui intervient dans la compréhension des attributs du complexe de perception se conçoit, me semble-t-il, comme un « se rappeler à soi ». Le sujet qui perçoit doit puiser dans ses propres images mnésiques pour pouvoir comprendre l'autre et, en particulier, recourir aux images *motrices* qui seules permettent de

13. Je reprends, en l'adaptant, cette notion de recomposition de Jean Imbeault (1997). Voir aussi Scarfone (2007).

porter un jugement efficace sur ce qui est observé de l'autre humain (Leclaire et Scarfone, 2000 ; Kahn, 2012). La remémoration s'inscrit donc dans un rapport à l'autre qui est tout aussi bien un rapport à soi, au sens où on « se rapporte » ou « fait rapport » à soi-même après avoir été en quelque sorte dépaycé par la perception incomplètement saisissable de l'autre humain. Il y a là une base à partir de laquelle reprendre la réflexion sur le travail en séance, comme nous le ferons plus loin.

L'exclusion des névroses actuelles, les formulations métapsychologiques du *Projet* et la découverte d'une méthode d'interprétation des rêves surviennent dans le même court laps de temps qui va de 1894 à 1896. En même temps, s'est amorcée la mise au point progressive de la méthode analytique, à mesure que Freud abandonne l'hypnose, la suggestion et jusqu'à la méthode cathartique de Breuer. Moment fertile dans la pensée de Freud s'il en fut ! Au-delà, toutefois, de la forte impression que nous fait toute cette créativité, on peut poser que l'inventivité de Freud est aussi fille de la nécessité, inscrite dans la logique du constat qu'une limite, une faille infranchissable est inscrite au sein du monde humain perçu. D'où il découle que l'*infantia* psychanalytique, qui prend le relais de l'aphasie neurologique, cette *infantia* n'est pas ce que le mot suggère à première vue ; ce n'est pas simplement cet âge de la vie où ferait encore défaut la maîtrise du langage. L'impossibilité de comprendre le tout du *Nebenmensch* (de l'être humain proche) est une donnée structurelle de la relation qui s'établit entre deux êtres, quel que soit leur âge ou leur capacité langagière. En ce sens, tout être qui rencontre un autre humain est en partie *infans*. Quelque chose dans la perception du semblable échappe toujours à la saisie, quand bien même le sujet qui perçoit semblerait posséder les moyens de comprendre et d'imiter l'autre. Il convient de tenir compte de cette butée, faute de quoi le projet de connaissance de l'autre ne peut que tourner à l'interprétation abusive¹⁴.

Il s'ensuit cette idée étonnante à première vue, que la psychanalyse, qui semble se baser sur un postulat d'intelligibilité des faits humains même les plus aberrants, n'est possible que parce qu'en définitive entre humains, *on ne se comprend pas* (André et coll., 2012). De fait, si la psychanalyse avait pour projet la transparence totale des conduites et des motivations humaines, cela en ferait une entreprise monstrueuse du point de vue éthique. Au contraire, nous posons qu'un noyau opaque, cœur *actuel* de soi et de l'autre, est un fait fondateur et indépassable de la possibilité même d'une psychanalyse qui soit *au service* de l'être souffrant et non un instrument de pouvoir ou de maîtrise sur celui-ci. Ce noyau obscur, l'analyse ne cherchera pas à le liquider, ce qui

14. « Violence secondaire » dans la conception de Piera Castoriadis-Aulagnier (1975).

serait de toute façon impossible, mais à en assurer une relève psychique. Les conceptions herméneutiques de la psychanalyse contemporaine, aussi bienveillantes soient-elles dans leur effort de dégagement d'un sens, doivent savoir tenir compte de cet aspect de la réalité clinique, faute de quoi, ou bien elles s'exposent à un risque sérieux de dérive autoritaire, aussi douces qu'en soient les formulations ; ou bien elles sont condamnées à rester dans l'aire du familier, esquivant l'étrangèreté de l'inconscient.

Postulat d'intelligibilité

L'exclusion inaugurale des névroses actuelles pourrait être vue comme l'indice d'un choix que Freud, bien au fait de la scission entre chose et prédicat, aurait opéré en faveur du second terme, c'est-à-dire de l'intelligibilité herméneutique. Tout un pan de son effort de décryptage interprétatif semble indiquer que Freud, même si pour un temps relativement bref, œuvre de préférence du côté où il a le plus de chances de faire quelque lumière, de trouver un sens, d'échapper lui-même à l'aphasie ou à l'*infantia* dans laquelle le plonge l'énigme de l'hystérie. Y échapper du côté du décodable, de ce qui peut être « deviné » dans les constructions ingénieuses que sont les psychonévroses. Sans doute porté par l'onde puissante de la méthode d'interprétation des rêves, il semble accorder une attention plus marquée du côté de ce qui est interprétable, sur le versant des attributs, du prédicat... bref vers ce qui en fin de compte peut s'inscrire sous l'entête du *psychique* en tant que contrastant avec ce qui reste *actuel*, comme les névroses du même nom.

Je crois cependant que le choix de Freud n'est qu'apparent. Comme le souligne à plus d'un endroit Jean Laplanche, ce qui caractérise Freud dans ses recherches, c'est la fidélité à son objet (Laplanche, 1993). Il peut faire maints détours, il ne perd jamais de vue ce qui en réalité le travaille : l'inconscient, la *chose inconsciente*. De sorte que même si son attention semble momentanément plus tournée du côté de l'intelligible que du côté « chosique », il ne laissera pas longtemps cet aspect hors de son champ de recherche. La *chose* qui semblait délaissée finira par faire retour. Un parallèle se dessine entre, d'une part, le délaissement temporaire et le retour de cette « chose » et d'autre part l'exclusion des névroses actuelles puis leur réinsertion dans les formulations psychanalytiques plus complètes. Sans réduire l'une à l'autre ces deux notions, il nous apparaît que névroses actuelles et « chose » ont en commun un fait essentiel, qui n'est autre que leur... *actualité*. Ce qu'il y a d'actuel dans les névroses du même nom, on a déjà vu que Freud avait tôt fait de le retrouver au sein même des psychonévroses. On ne devrait donc pas se surprendre si

la *chose*, en apparence négligée pendant que Freud s'attache à résoudre les énigmes du rêve et des psychonévroses par la méthode interprétative, faisait aussi un retour inattendu dans l'actualité de ce travail clinique.

Le cas du rêve

Attardons-nous par conséquent aux formes sous lesquelles le « chosique » a fait retour au cœur du psychique, notamment dans *L'Interprétation du rêve*. Alors que le grand livre de 1900 retient surtout l'attention du fait de proposer une méthode d'*élucidation* de ces événements énigmatiques de la nuit, on sait tout ce que Freud en tire pour le fonctionnement général de l'appareil qui les produit, et en particulier sur la significativité de l'hallucinatoire. Le rêve n'y est donc pas traité du seul côté de son contenu, manifeste ou latent, mais aussi du côté des *processus* qui le sous-tendent. L'attention portée aux processus primaires, que le rêve exemplifie mieux que toute autre production psychique, met en lumière les mécanismes sous-jacents de déplacement et de condensation dont l'intérêt n'est pas seulement de nous dévoiler en quoi consiste le travail du rêve, mais aussi de pointer vers le centre autour duquel gravite l'expérience hallucinatoire onirique.

Si déplacement et condensation opèrent dans le rêve, c'est que celui-ci fait usage de signes autres que verbaux. Rappelons ici la trilogie sémiotique que développait exactement à la même époque, de l'autre côté de l'Atlantique, Charles Sanders Peirce (Peirce, 1894). À côté des signes conventionnels du langage verbal – les seuls auxquels il a réservé le nom de *symboles* –, Peirce identifiait deux autres sortes de signes : les *indices*, dénotant un rapport de causalité ou de contiguïté entre le signe et la chose désignée, et les *icônes*, basés sur la ressemblance graphique du signe avec la chose désignée. Notons combien ces deux dernières sortes de signes se prêtent, respectivement, au mécanisme de déplacement (association par contiguïté ; rapport indiciel) et de condensation (association par ressemblance ; rapport iconique) (Scarfone, 2013). Les valeurs indicielles et iconiques des signes traités par les processus primaires les distinguent des signes verbaux par le fait qu'indices et icônes conservent un lien plus direct avec la sensorialité. Ils sont ainsi plus proches de la matérialité et de la forme de ce qu'ils désignent que le mot abstrait et purement conventionnel. Le dessin de flocons de neige (signe iconique) conserve quelque chose de ce qu'il dénote de sorte que, peu importe la langue parlée, tous peuvent y reconnaître l'allusion à la chose en question, tandis que le signe verbal varie grandement d'une langue à l'autre : *neige*, *snow*, *lumi*, etc. sans aucun rapport avec la dimension sensorielle. Cela concorde avec l'idée que les

processus primaires qui œuvrent à la production de l'expérience hallucinatoire sont tendus vers l'identité de perception. Identité cependant jamais complète. Vu les déplacements et les condensations qui les concernent, l'autre caractéristique des signes indiciels et iconiques est une grande *plasticité*. Le rêve ne peut donc que *transformer* ce qu'il chercherait à présenter à l'identique. C'est sans doute ce qui amène Freud, au terme d'une riche série d'observations, à conclure le chapitre VI de *L'Interprétation du rêve* par cette affirmation assez catégorique :

[Le rêve] ne pense, ne calcule, ne juge absolument pas, mais se borne à ceci : donner une autre forme [...] Les pensées doivent être restituées exclusivement ou principalement dans le matériel des traces mnésiques visuelles et acoustiques, et de cette exigence naît pour le travail de rêve la prise en considération de la présentabilité, ce à quoi il se conforme par de nouveaux déplacements (Freud, 1900a, p. 558).

Prendre en considération la présentabilité, ce qui exige de nouveaux déplacements, cela signifie que le rêve ne saurait représenter sans déformation. Cela signifie aussi qu'il y aura toujours un reste non représenté et au bout du compte non représentable. C'est un des sens possibles de ce que Freud notera, à deux reprises dans le même ouvrage : que tout rêve comporte un *ombilic*, un point qui échappe à toute analyse et par lequel le rêve se rattache au « non-connu » (*ibid.*, p. 146, note 2 et p. 578).

Freud constate que quelque chose du rêve résiste à la compréhension et que « commence là une pelote des pensées du rêve qui ne se laisse pas démêler, mais qui *n'a pas non plus livré de contributions supplémentaires au contenu du rêve* » (*ibid.*, p. 678, mes italiques). À première vue cela ressemble à un truisme : comme on ne saurait dire quelles sont les pensées qui forment l'ombilic, celles-ci n'éclairent en rien pour nous le contenu du rêve. Mais je crois que c'est le mot « supplémentaire » qui compte ici. Étant donné ce que Freud dit ailleurs de l'habillage psychique du noyau organique dans l'hystérie, ou de la « soudure » de l'angoisse à un contenu de rêve ou à un objet phobique, avec lesquels cette angoisse n'a pas une correspondance obligatoire, on s'autorise à penser que si le point obscur du rêve n'apporte pas de contribution *supplémentaire*, c'est qu'il a pleinement joué son rôle d'être le noyau dur de la « présence » qui hante le contenu du rêve.

D'une part ce noyau, cet ombilic est le contenu « chosique » qui exerce la force d'attraction (Pontalis, 1990) en fonction de laquelle s'organisent les pensées latentes du rêve. D'autre part, les pensées du rêve sont d'ordinaire transposées en un contenu manifeste plus ou moins aléatoire (dépendant en bonne partie des restes diurnes ou de scènes plus anciennes) et qui s'y rattache par quelque détail en lui-même insignifiant. La question se pose alors de ce qui permet aux processus oniriques de former et de maintenir ces liens, même ténus,

entre pensées latentes et images du rêve. La réponse est bien sûr que l'appareil vise à reproduire sur le mode hallucinatoire les coordonnées de l'expérience de satisfaction. Il s'agit, on l'a dit, de tendre vers l'identité de perception. Or on a vu aussi que le rêve ne peut réaliser cette identité de perception, ne peut reproduire à l'identique les coordonnées sensorielles de l'expérience. En s'appuyant sur le modèle général dégagé du *Projet*, on dira que la *chose* persiste, de sorte que si les images quelconques du rêve peuvent s'arrimer aux pensées du rêve, c'est du fait de la force d'attraction de cette *chose* ombilicale. « Force d'attraction », en l'occurrence, n'est pas qu'une métaphore. Les pensées et les images sont convoquées parce qu'on ne reste pas longtemps confronté à la *chose* sans chercher à l'habiller psychiquement. Le travail de recouvrement¹⁵ de ce qui se présente n'est pas décoratif. C'est un travail de liaison que Freud considère, dans *Au-delà du principe de plaisir*, comme la fonction essentielle de l'appareil psychique et qu'il finit par attribuer au rêve lui-même (Freud, 1920g, pp. 301-306) : lier les sommes d'excitation apportées par ce qui se présente et par là éviter l'angoisse, voire la frayeur. L'absence de représentation est donc intolérable et un appareil en bon état de marche a vite fait de construire, de bricoler une représentation quelconque, pourvu qu'elle apporte ne serait-ce qu'un semblant de sens. Si la quantité d'excitation ou l'impréparation empêchent la liaison, la situation se détériore, endommageant l'appareil psychique lui-même auquel il ne reste alors que la voie de la décharge, soit vers l'extérieur, et c'est l'agir, soit vers l'intérieur du corps, et c'est la somatisation, le tout sous l'égide de la contrainte de répétition. L'actuel, le chosique, opère alors au sens premier d'obstacle, de blocage, d'impasse.

La double couverture

Si le rapport chose/prédicat constitue, comme je le pense, le paradigme de l'organisation et de la dynamique inconsciente, dans le cas du rêve le mécanisme se complique. En effet, comme on a commencé à le voir, la couverture de la *chose* y est double. D'une part, elle est habillée par le réseau inextricable des pensées du rêve, cet « entrelacs », écrit Freud, au milieu duquel, « d'un point plus dense [...] s'élève alors le souhait du rêve comme le champignon de son mycélium » (*ibid.*). Mais s'il y a rêve, c'est qu'un mode d'expression autre que verbal a pris la relève. Si les pensées du rêve occupent, suivant notre modèle, le lieu du prédicat gravitant autour de la *chose*, ces pensées seront

15. Il est intéressant qu'en français « recouvrement » se rapporte à recouvrir, mais aussi à recouvrer (retrouver), donc à la remémoration.

à leur tour recouvertes par les *images* de rêve. Il faut tenir compte de ce dédoublement des moyens expressifs, sous peine de rester captifs d'une conception purement cognitive du « complexe de perception » qui nous a servi jusqu'ici de guide. Ce n'est pas un hasard si *L'Interprétation du rêve*, en particulier son chapitre VII, est venu prendre le relais du *Projet* que Freud avait mis au rancart¹⁶. Les processus primaires ne sont pas que cognitifs, mais porteurs des effets économiques des investissements libidinaux. Les pensées n'opèrent donc pas comme simple prédicat : investies, puis désinvesties, déformées par le refoulement, soumises au déplacement des charges libidinales, elles forment à leur tour une sorte de noyau autour duquel gravitent les images du rêve. L'apparition d'un autre moyen d'expression, d'une langue particulière du rêve, est due bien sûr à l'état de sommeil, mais cet état ne fait en définitive que *révéler* l'existence d'une strate psychique où à *tout moment* « ça pense » en images, en scènes : c'est la strate du fantasme, de ce travail particulier de pensée qui met en scène (Aulagnier) des pensées refoulées ; pensées dont il faut retenir que le refoulement secondaire les a dé-symbolisées, désignifiées et par là rendues semblables (quoique non identiques) à la *chose*.

L'étude détaillée du rêve nous apprend toutefois, comme le souligne Laurence Kahn, que si ces images sont des pensées *présentées* en images, elles ne sont pas pour autant les images *des* pensées (Kahn, 2012, p. 48). Autrement dit, les processus oniriques n'ont pas *traduit* les pensées en images comme on le ferait en traduisant, signe pour signe, un langage verbal en langage iconique. C'est un point décisif qui distingue l'approche freudienne de tout cognitivisme : dans le rêve, les signes peircéens ne se substituent pas les uns aux autres selon une logique linéaire de traduction (une image pour un mot) ; cette logique est subvertie par la force d'attraction de la *chose* que le souhait du rêve cherche en vain à retrouver dans l'expérience hallucinatoire. Le rêve, rappelle Freud, ne pense pas ; il ne traduit donc pas, mais se contente de *transformer* les pensées en images. Comment ? En *soudant* des images à un réseau de pensées. Il se « bricole » en quelque sorte une présentation, au hasard des restes diurnes et grâce à la liberté de mouvement conférée par les processus primaires. Tout ce qui est demandé aux images qui serviront au bricolage du rêve, c'est de se prêter à une possibilité d'expression, de présentation : exigence de présentabilité plutôt que de figurabilité – je soutiens à ce sujet la position de Laurence Kahn. Il s'ensuit qu'en gravitant autour de la *chose*, les pensées transformées en images ne donneront pas lieu à une représentation dont la forme serait dictée par la dite *chose* (au sens d'en être une version figurée), mais permettront une *manifestation* de sa présence.

16. Voir A. Green (1972).

Si le modèle chose/prédicat s'applique aux pensées et images du rêve, il reste à voir ce qu'il en est de l'affect. À ce sujet, Laurence Kahn écrit que « le travail du rêve amène "au niveau de l'indifférent" non seulement le contenu, mais aussi le ton affectif des pensées » (*ibid.*, p. 87). Travail possible étant donné que l'affect, porteur de qualité plaisante ou déplaisante, peut, dans sa forme déplaisante, se ramener à une sensation de tension. Celle-ci « ne semblant se rapporter à aucune pensée pénible – c'est là le gain théorique de la névrose actuelle – l'affect est également appréhendé comme pure quantité [...] L'affect devient ainsi l'indice de l'excitation elle-même » (*ibid.*, p. 91).

Soulignons que cette dualité de l'affect est un autre exemple de partition entre une part descriptible, même si avec les qualificatifs rudimentaires de plaisir et de déplaisir, et un noyau proche de la « pure quantité », un *indice de l'excitation*. Avec cette notion d'indice nous sommes bien dans l'orbite rapprochée d'un noyau opaque, lui-même non représentable, mais dont il est possible de souder la trace à une forme expressive quelconque, compatible avec une satisfaction même minime, pouvant aboutir à une représentation, c'est-à-dire pouvant de quelque façon être *pensée*.

Avant d'en arriver là, cependant, il faudra démêler la série de transferts advenus entre l'affect-qualité et les images de rêve, les déplacements, condensations et transpositions successives qui s'intercalent entre rêve et pensée diurne : opérations transportant une quantité qui ne se laisse pas toujours deviner, sinon par un travail comparable à un *décapage* de la couche de représentations substitutives. Décapage qui, avec un peu de chance, conduira jusqu'à une strate où s'active la « présentation » dans le transfert, où l'expérience sera vécue sur le mode actuel, *in praesentia*, avant que la psyché ne puisse retrouver les marques laissées par le travail de refoulement et s'y raccrocher pour opérer une re-élaboration. L'actuel à l'œuvre dans l'expérience vécue du transfert pourra alors constituer un pont entre deux subjectivités.

Florence

Florence, jeune femme dans la trentaine, arrive un jour à sa séance l'esprit tout occupé à chercher le nom d'un pianiste célèbre, « Claudio quelque chose », dont elle aime le jeu si doux. Il lui vient seulement le nom Abbau, mais elle sait que ce n'est pas ça. Abbau la conduit à Abbado, mais celui-là, c'est le chef d'orchestre. Finalement émerge le nom de Claudio Arrau. Elle se demande, et moi aussi, ce qui pouvait bien lui avoir barré l'accès à ce nom, pourquoi tous ces détours.

Dans un premier temps, ne sachant quoi penser et sans doute influencé par le modèle de l'oubli du nom de Signorelli (Freud, 1898b), je mets en colonne sur un bout de papier les noms successivement apparus :

Abbau
Abbado
Arrau

Je m'aperçois ainsi – et je le signalerai à Florence, mais sans tirer de conclusions – qu'en superposant les trois noms et en soustrayant tout ce qu'ils ont en commun, c'est-à-dire les A, les B et les U,

Abbau
Abbado
Arrau

il reste un DO (note de musique et première syllabe de mon prénom) et un RR que j'entends comme un grognement sonore, digne d'un animal vorace. Florence en reste abasourdie. Il se trouve qu'elle avait auparavant rêvé d'un grand chien danois qui attaquait deux hommes et les dévorait. De l'un d'eux Florence dit dans son rêve : « Il n'avait qu'à ne pas jouer au psychanalyste ! » Ce rêve, qui manifestait, à n'en pas douter, un élan affectif, disons, important, s'avérera le résultat d'une série de permutations complexes dans le jeu des représentations et des affects. Le chien danois a orienté les associations de Florence qui déclara, sans y penser : « La semaine dernière, je me suis bourrée de noix. » Je relève le « noix », aussi présent dans « danois », et s'ouvre alors tout un pan de l'histoire œdipienne de Florence. Les noix étaient, avec le chocolat, parmi les seules choses que sa mère gardait sous clef dans un tiroir de la cuisine. Elle les réservait à son mari, père de Florence. Fait en apparence banal, mais qui a pris une grande signification quand Florence eut compris quel moyen dérisoire de séduction sa mère employait là à l'endroit d'un mari qui, ma patiente le savait maintenant, était un homme à femmes. La réserve de noix et de chocolat devait servir à soutenir tant bien que mal la position quelque peu bancal de la mère sur la scène œdipienne, position mise à mal par le climat d'inceste où le père poussera l'audace jusqu'à devenir l'amant de la meilleure amie de sa fille ! Par ailleurs, les « noix du père », captives du « tiroir maternel », faisaient office de scène originale.

Une chose que je n'ai pas dite à Florence mérite d'être signalée ici parce que c'est ce qui a mis pour moi en relief le « RR » en tant que grognement : c'est que le son Abbau, le premier à s'être présenté à son esprit, avait évoqué en moi, qui ne savais encore rien du grand chien danois de son rêve, un mot courant et fort significatif de mon enfance. « *U'bau-bau* » était en effet le nom enfantin par lequel les adultes désignaient aux petits le loup

des contes à faire peur. J'ai cru dans un premier temps que cette association m'appartenait en propre et que la proximité de ce loup avec le chien vorace du rêve n'était qu'un hasard, mais en revenant sur cet épisode déjà présenté (Scarfone, 2006), je me ravise. Mon association ne relevait-elle pas plutôt du climat d'oralité qui s'était peu à peu construit au cours des séances avec Florence et dans lequel nous baignions tous deux sans trop le savoir ? Tout se passe alors comme si les images qui, comme celle du chien danois, s'étaient formées à partir de ponts verbaux propres à l'histoire de Florence (les noix) avaient trouvé une résonance en moi par cet autre pont verbal apparu dans ses lapsus à la faveur d'un acte de dévoration des mots eux-mêmes. Comme l'a remarqué un collègue¹⁷, le « DO » et le « RR », auxquels aboutissait la décomposition des trois noms, se présentent eux-mêmes comme des rognures, des restes d'une dévoration accomplie cette fois sur les représentations, verbales certes, mais traitées comme des choses.

D'une charge affective déplaisante, actuelle, le travail du rêve a mené à une expérience onirique tenue provisoirement hors du champ de la conscience, puis l'a transférée sur des représentations préconscientes, à la recherche d'un substitut qui en serait l'antidote (la douceur du jeu d'Arrau à l'opposé de la violence cannibale), brouillant les pistes, perturbant la mémoire et les signifiants verbaux d'une manière analogue à l'acte qu'il s'agit de ne pas laisser se présenter. Progression sinueuse, recherche au cours de laquelle les lapsus consécutifs de Florence laisseraient apparaître un tracé à rebours. Ce tracé est devenu praticable par l'entremise de la trace sensorielle (RR, signe indiciel) cachée au sein du nom propre (signe verbal) du pianiste aimé. Trace de la chose qui, du fait de l'analyse faite sans but précis, finit par se *présenter* et dont Florence accuse fortement réception. Il lui revient alors non pas le souvenir, mais la sensation vécue, hallucinatoire, du chien du rêve, dont la voracité sauvage émerge en tant qu'*expérience actuelle* qui saisit la patiente et pour un moment la terrifie. Le chien n'est pas alors de l'ordre de la représentation. Il est au contraire une forme vibrante, expressive, présente dans la matière sonore qui s'est insinuée à travers le double lapsus ; grognement menaçant surgi sur le lieu même où il s'agissait d'évoquer un pianiste au jeu « si doux ». La valeur de voracité du signe indiciel « RR » a certes été renforcé par l'assonance Abbau/'U bau-bau, mais on peut tout aussi bien penser que c'est le « RR » qui, au contraire, a suscité en moi le signifiant enfantin du loup, guidé que j'étais par les noms successifs proposés par Florence.

17. Il s'agit de Martin Gauthier.

On a ensuite été conduits, à travers d'autres rêves, vers l'anorexie de son adolescence, ainsi que vers la maladie qui avait failli lui faire perdre toutes ses dents au moment où sa mère s'était donné la mort. Histoires « suées », mais dont les mots et les phrases ont dû, tout comme le chien danois, prendre chair (Gantheret, 1998) dans l'actualité du transfert pour enfin accéder à une articulation, à une remémoration que Freud définit comme « reproduction dans le domaine psychique » (Freud, 1914g), à l'opposé de ce qui tend à se présenter sur le mode hallucinatoire ou la répétition agie.

Actualité et réalité

L'expérience du rêve s'impose, se présente, sans demander l'avis du rêveur. Le rêve est un visiteur venant d'un ailleurs, se produisant sur une « autre scène ». Le moi y est mis en marge. Cela a été dit assez pour que je n'aie pas à le reprendre ici. Freud dira d'ailleurs la même chose de tout notre rapport au monde perçu : « Nous ne pouvons tomber hors de ce monde », résumait-il à propos du « sentiment océanique » (Freud, 1930a [1929], p. 250). Après avoir qualifié ce sentiment de « vue intellectuelle », il commença bientôt à s'y intéresser, élaborant la notion de « moi-totalité du début », un moi qui, à l'origine, « contient tout » et dont il faut défalquer les parties qui

se soustraient à lui par moments – parmi elles, ce qui est le plus désiré : le sein maternel – et ne sont ramenées à lui que par des cris d'appel à l'aide. Par là s'oppose au moi pour la première fois un « objet » en tant que quelque chose qui se trouve « au dehors » et qui n'est poussé dans le champ phénoménal que par une action particulière (*ibid.*, p. 252).

Le monde objectal se présente donc *en s'opposant*. Quant à pourquoi l'on perçoit, pourquoi est investi périodiquement l'instrument de perception-conscience, pourquoi celui-ci « déguste » de temps en temps le monde environnant, Freud a énoncé là-dessus des propositions bien connues, par exemple dans un passage de « La négation » maintes fois commenté. Il s'agit de vérifier, dit Freud, si ce qui est représenté au-dedans existe encore au-dehors. On peut y lire un principe darwinien de survie de même qu'un principe économique : ne pas déclencher une action dans le monde où l'objet recherché ne serait pas. Là-dessus, on l'a vu, la liaison entre l'appareil de perception-conscience et les systèmes à mémoire risque de faire échouer le processus : l'intensité d'investissement d'une trace peut, en principe du moins, lui donner autant d'effet de réalité qu'un objet du monde extérieur. Tout le problème est alors d'inhiber la tendance hallucinatoire par « un usage correct des signes de perception ». C'est ce qu'on appelle généralement l'épreuve ou examen de réalité.

Dans une étude détaillée de la question, Marie Leclaire et moi-même en sommes venus à distinguer entre épreuve de réalité et épreuve d'actualité¹⁸ (Leclaire, Scarfone, 2000). Nous nous sommes en effet aperçu que, par rapport à ce qui vient l'exciter sur ses versants externe et interne, l'appareil perceptif travaille en deux moments distincts, même si très rapprochés : il y a un effet d'*actualité*, valant aussi bien pour la perception extérieure que pour la réactivation intense des images mnésiques (perceptions anciennes). À ce niveau, perception extérieure et hallucination ne sont donc pas clairement départagées. C'est l'*épreuve d'actualité* qui opérera la distinction, ce qui s'obtient par la fonction inhibitrice du moi. Par sa seule présence, le moi peut inhiber les « signes d'actualité » venant de l'excitation interne et ainsi ouvrir le chemin vers l'épreuve ou examen de réalité (Leclaire, Scarfone, 2000, pp. 902-905). Ce qui complète le processus en examen de réalité, c'est l'activation d'une catégorie particulière d'images mnésiques : les images ou traces *motrices*, qui ne sont autres que celles invoquées par Freud pour expliquer la « valeur d'imitation et d'empathie » de la perception :

Pendant que l'on perçoit Pc, on imite le mouvement lui-même, c'est-à-dire que l'on innerve l'image de mouvement propre [au sujet] réveillée par la coïncidence [avec la Pc], avec suffisamment de force pour que le mouvement s'effectue¹⁹ (Freud, 1950c [1895], p. 641).

Le réveil des images motrices n'aboutit pas toujours à une action musculaire manifeste, le moi pouvant secondairement en inhiber le développement ; mais il active une fonction essentielle : le *jugement*, associé au fait de *reconnaître* (*ibid.*, pp. 638-642). L'hallucinatoire n'exerce donc son pouvoir, avons-nous conclu avec Marie Leclaire, qu'en l'absence de l'activation des images motrices. Quand celles-ci n'accompagnent pas les signes de perception, le fort investissement des autres traces mnésiques peut donner le change pour une perception. L'hallucinatoire prévaut donc dans un contexte de passivité du psychique, et s'impose alors comme acte ; c'est de l'ordre de l'actuel. En effet, quand l'épreuve d'actualité échoue, quand la présence du moi n'est pas telle à pouvoir inhiber les signes d'actualité provenant de sources internes et que par ailleurs les traces motrices restent dormantes, alors tout est actuel.

Un corollaire intéressant me semble faire surface : s'il faut les traces motrices afin d'effectuer l'épreuve de réalité, et donc permettre la distinction finale entre perception et représentation, et, étant donné que les traces motrices sont intimement liées au corps, alors ce sont elles et c'est le corps qui permettent la remémoration au lieu de l'hallucination. Comme nous l'avons vu,

18. René Roussillon (1991) a utilisé l'expression « épreuve d'actualité », mais sans en donner de définition ni en aborder le statut métapsychologique.

19. Crochets dans l'original.

se remémorer, c'est moins évoquer des souvenirs que « se rappeler à soi » et cette remémoration implique de s'en référer à sa propre expérience motrice. Or nous voyons que c'est aussi ce qui départage la représentation (pleinement psychique) de l'hallucinatoire et/ou de la répétition agie. Il est donc vrai que « psyché est corporelle » (Coblence, 2010). Je dirais même plus : psyché est motrice : l'animation de l'âme elle-même (voir plus loin).

L'ACTUEL ET LE SEXUEL

S'il est vrai que dans le travail avec les hystériques, Freud déplace quelque peu l'accent du côté du sens et au détriment de la *chose*, il reste qu'il opère ainsi un grand renversement dans l'attitude clinique envers ces êtres souffrants : à la recherche d'un sens de leurs symptômes, il se met à les écouter plutôt que de les donner en spectacle comme faisait Charcot. Le pari d'intelligibilité des psychonévroses ne doit donc pas être sous-estimé, sans quoi c'est toute la psychanalyse qui y perdrait en pertinence. L'erreur est de confondre l'intelligibilité *comme résultat global de l'investigation analytique* avec la compréhension immédiate *comme instrument analytique*, ce qu'elle n'est pas. La compréhension, en effet, ne va pas sans pièges. Un des dangers est que, s'en tenant à la seule intelligibilité, on en vienne à « trop bien comprendre », à se précipiter vers une attrayante *cohérence* des constructions qui peut s'avérer une amère *co-errance* de l'analyste et de son patient. C'est ce qui résulte d'une collusion inconsciente, le couple analytique s'entendant, par exemple, pour désigner un événement factuel de l'enfance comme origine repérable de la souffrance, mettant une trop grande confiance dans la capacité de comprendre.

Comprendre, être compris : l'analysant, bien entendu, ne demande pas mieux et on ne saurait l'en blâmer²⁰. C'est à l'analyste de savoir résister à ce chant de sirènes et prendre aussi garde à ce qu'il y a de « préhension » dans la compréhension, donc d'emprise et de maîtrise de l'autre, comme le remarque Emmanuel Levinas (1992, pp. 69-70). Le problème surgit quand la recherche reste centrée sur un seul des deux aspects du « complexe de perception », le prédicat, par lequel l'analyste est très porté à s'identifier à son patient, c'est-à-dire à se baser sur un accord entre les aspects familiers du moi de l'un et du moi de l'autre, avec pour corollaire l'oubli des restes inassimilables. La question est donc de savoir si l'analyste accepte la passibilité dans laquelle le met

20. Voir l'ouvrage déjà cité de J. André et coll. (2012).

la part étrangère de l'autre, s'il accepte le décentrement, la mise au travail de l'*infantia* qui traverse le champ analytique et que l'on pourrait concevoir sur le modèle de ce que j'ai appelé ailleurs un « chiasme ferenczien ».

Théorie de la séduction et chiasme ferenczien

Trop d'enthousiasme pour la cohérence est peut-être ce qui a conduit Freud à formuler la théorie de la séduction, âprement défendue en 1896 devant les médecins viennois, secrètement abandonnée en septembre de l'année suivante. Notons que c'était surtout la conception étiologique de l'hystérie qui était ainsi promue puis abandonnée ; la théorie d'ensemble était plus complexe et certains de ses aspects ont survécu à l'abandon (Laplanche, 1987). C'était néanmoins une conception dans laquelle l'enfance n'était pas encore l'*infantia* en tant que structure essentielle, quel que soit l'âge, de l'expérience humaine. Vu l'effort de compréhension déployé selon une visée positive, l'enfance n'était encore, en 1896, qu'un cadre dans lequel surviennent des événements traumatiques, un âge tendre où l'on est exposé au risque d'abus par un adulte pervers. Conception qui trouve appui, bien entendu, dans bien des histoires de cas réelles, mais qui nous maintient sur le plan de la péripétie, du cas particulier (Laplanche, *ibid.*). À s'en tenir à elle, on reste sur le terrain de la psychiatrie, malgré l'inversion des rôles où, de dégénéré, l'hystérique devient victime d'adultes dépravés. Le problème reste en effet entier d'identifier le « premier moteur », et il faudrait encore expliquer qu'est-ce qui a engendré la dépravation de l'adulte...

On s'engage ainsi dans une remontée à l'infini, mais dont on peut se dégager, je crois, en partant des observations de Ferenczi dans « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant » (Ferenczi, 1932) et en modifiant un tant soit peu son modèle pour l'accorder avec celui de la séduction généralisée proposée par Laplanche. On peut alors parler d'un « chiasme ferenczien » (Scarfone, 2000) où l'on constate que ce qui traumatise l'âme enfantine c'est encore le sexuel infantile, celui de l'adulte pervers. L'enfant fait alors la rencontre avec l'infantile ; il est mis, cet enfant, en position d'*infantia* devant le fait sexuel auquel il est exposé, d'où le chiasme, mais cela se passe sur le mode violent de l'intromission (Laplanche) ou encore de ce qu'Aulagnier appelle « violence secondaire ». Le sexuel ainsi intromis n'arrive pas à se faire psychique, il reste *actuel* et s'enkyste en tant que tel comme noyau traumatique susceptible de répétition.

Je ne crois pas nécessaire de reprendre tous les arguments invoqués par Freud expliquant à Fliess les raisons de son abandon de la théorie de la

séduction (Lettre à Fliess du 21 septembre 1997, *in* Freud, 1985c [1887-1904], p. 335). Comme on sait, constatant que le souvenir inconscient ne « perce » pas dans l'anamnèse individuelle, Freud se tournera vers la phylogenèse, hypothèse pour le moins controversée²¹. Quoi qu'il en soit de la créance accordée à cette hypothèse, force nous est de remarquer que Freud pousse alors aussi loin que possible sa recherche d'une base factuelle, essayant de situer l'actualité du trauma dans une temporalité préhistorique mais néanmoins en principe datable, répétant ainsi sur une plus grande échelle de temps le modèle de la théorie de la séduction. Toutefois, cette répétition survenant dans la théorie n'est pas à l'identique : avec le recours au phylogénétique Freud dédouane néanmoins l'histoire individuelle de la nécessité du trauma et ce faisant introduit, avec les *Trois essais* de 1905, la sexualité infantile. Il ouvre alors un espace où l'enfance peut être pensée comme position et rapport spécifique au corps érogène, rapport habillé psychiquement par les théories sexuelles infantiles. Il renoue ainsi en partie avec le paradigme du *Projet*.

Le sexual, le grand infantile

En réalité, dès décembre 1896, donc dix mois avant son abandon officiel, Freud avait déjà mis en péril la théorie de la séduction en concevant le modèle des retranscriptions successives de la mémoire. Suivant cette hypothèse, l'intelligibilité devra désormais tenir compte des « défauts de traduction » et donc des *fueros* constitutifs du domaine sexuel infantile (Lettre à Fliess du 22 février 1896, Freud, 1985c [1887-1904], pp. 263 *sq*). Même si la théorie freudienne qui suit l'abandon de 1897 sera pour finir aimantée par la notion des fantasmes originaires transmis phylogénétiquement, Freud concevra dès 1896 que les efforts théoriques du petit humain résultent de sa position d'*infans*, bien qu'il n'utilise pas ce terme. L'impossibilité de transcrire intégralement ce qui s'est inscrit à une époque antérieure, de le traduire dans une nouvelle « langue », marque la persistance d'une trace incompréhensible et met en doute une théorie qui s'appuierait sur le souvenir d'une scène « réelle ». Le modèle « transcriptif » ne signe pas en lui-même la fin de la croyance à des faits advenus, mais l'édifice de la séduction « première manière » commence à se lézarder du fait des défauts de traduction survenant en cours de route. Cette non-fiabilité, on peut après coup la situer en droite ligne avec la scission entre la chose et le

21. Comme on a pu le voir lors du CPLF de 2013, autour des rapports de C. Delourmel et F. Villa, *in Revue française de psychanalyse*, vol. LXXVII, n° 5-2013.

prédicat, entre la part imitable, compréhensible et donc traduisible, et la part qui échappe au jugement et ne peut être transcrite ou traduite.

Précisons que, reprise selon notre modèle issu du *Projet*, la sexualité infantile s'inscrit en dehors d'un cadre « développemental ». Sans récuser toute psychologie du développement, ni refuser l'idée que la psychanalyse puisse y contribuer, il me semble essentiel de maintenir le concept de l'infantile dans un strict rapport avec son étymologie. L'étymologie n'est pas une preuve, mais en l'occurrence c'est bien l'*infans* au sens de « qui est privé de langage », et ce peu importe son âge, qui intéresse la psychanalyse. Bien entendu, comme tout autre concept psychanalytique, le sexuel infantile a reçu son nom en relation avec l'enfant empirique et il n'y a pas de doute que la situation concrète de l'enfant est des plus propices à son émergence. Mais l'originalité de la psychanalyse est d'avoir, sur ce sujet comme sur tous les autres, un point de vue non plus psychologique, mais *métapsychologique*, c'est-à-dire faisant dériver les notions empruntées à l'observation empirique de manière à tenir compte des incidences de l'inconscient²².

Pour s'assurer contre le malentendu entre ces deux points de vue, Laplanche a proposé d'opter pour le terme allemand de *sexual* quand il s'agit du sexuel infantile en tant que « sexuel élargi au sens freudien », distinct par conséquent de la sexualité infantile entendue comme version *enfantine* de la sexualité en général (Laplanche, 2007). Jean Imbeault, de son côté, a proposé de distinguer dans les écrits de Freud entre un « petit infantile » c'est-à-dire un sexuel infantile évolutif (la sexualité de l'enfant, si l'on veut), et un « grand infantile » impossible à inscrire dans une séquence de développement, rebelle à toute maturation (Imbeault, 2000). Ces distinctions me semblent essentielles pour le maintien d'une position conséquente avec l'épistémologie psychanalytique dont la source cruciale d'expérience n'est pas l'observation de l'enfant en développement (ce qui ne signifie pas qu'il faille s'y opposer), mais *la pratique de l'inconscient* dans le cadre de ce que Donnet appelle la situation analysante (Donnet, 2001). Cette position épistémologique est conséquente avec l'attention portée ici à la dimension « actuelle » du *sexual* ou du *grand infantile* (je néglige ici leurs différences, à mon avis mineures), qui d'être rebelles à toute maturation se situent hors chronologie ou si l'on préfère, dans l'atemporalité que Freud attribue à l'inconscient. Mais comme ce même sexuel infantile intervient, agit, travaille, produit des effets dans l'âme humaine à tout moment et à n'importe quel âge, je crois que l'on peut

22. Chacun à sa façon, Laplanche et Pontalis ont explicité cette particularité de la pensée psychanalytique. Voir J. Laplanche (1970), « Dérivation des entités psychanalytiques » et J.-B. Pontalis (1968), « Question de mots ».

sans risque le considérer affublé d'une temporalité particulière qui pourrait s'appeler un *temps actuel* (Scarfone, 2000).

La chose, reste pulsionnel

Compte tenu de ce qui précède, je suis naturellement conduit à évoquer la situation anthropologique fondamentale théorisée par Laplanche²³, situation où intervient la séduction au sens généralisé. C'est une position de dissymétrie essentielle où, de par sa constitution psychique de départ, l'enfant se trouve dans l'incapacité de traduire intégralement les messages « énigmatiques », « compromis » par le sexuel inconscient des adultes (Laplanche, 1987). Bien que Laplanche n'ait, à ma connaissance, jamais fait le rapprochement, je crois que la situation anthropologique fondamentale exemplifie très bien le modèle freudien de la scission entre la *chose* et le *prédicat*. On peut en effet superposer le modèle traductif de Laplanche au modèle perceptif freudien du *Projet* : dans les deux cas, quelque chose échappe à la compréhension ; *compréhension* qui équivaut à *jugement* chez Freud et qui a nom *traduction* chez Laplanche. Quant à la *chose* incompréhensible du *Projet*, elle a son correspondant dans les « restes non traduits » du modèle laplanchien, restes constituant les objets-sources pulsionnels. La *chose* et les restes non traduits peuvent ainsi être mis en parallèle, non par simple analogie, mais parce que tous deux renvoient à un noyau dur qui, échappant à toute *com-préhension*, s'inscrit néanmoins dans l'âme de l'*infans* et y exerce ses effets. Cela non de manière conjoncturelle (immaturité de l'enfant, perversion de l'adulte, etc.), mais parce que, selon les deux modèles, le perçu est structurellement porteur de l'insaisissable, de l'intraduisible.

La compatibilité entre les deux modèles se soutient aussi du fait que tous deux comportent une conception de l'*infantia* en tant que position, jamais totalement surmontable, devant la part énigmatique de l'autre. Dans ce sens, la « situation anthropologique fondamentale » ne décrit pas seulement l'enfant arrivant dans un monde d'adultes, mais concerne la part *infans* de chacun confronté au *sexuel* de l'autre. Cet *infans* jamais complètement dépassé est encore et toujours confronté à la tâche de s'arranger avec un complexe de perception porteur d'un reste « chosique ». Le modèle freudien de 1895 se précise donc ici : là où Freud l'inscrivait sous l'entête de la cognition et de la pensée reproductive ou de la remémoration et du jugement (ce sont les

23. J. Laplanche, « À partir de la situation anthropologique fondamentale », in Laplanche, 2007.

titres des sections XVI et XVII du *Projet*), la théorie de Laplanche déplace la conception de la « chose » incompréhensible, la spécifie comme « chose sexuelle » sans pour autant cesser d'y voir une source de pression vers la traduction, la différenciation et l'élaboration psychiques ou, au contraire, vers l'agir de décharge par les voies les plus courtes. Dans les deux cas on remarquera l'allure toute... pulsionnelle de cette « chose ». Nous restons là près de Freud : ce dernier ne disait-il pas des pulsions qu'elles sont inconnaissables en elles-mêmes – entendre : forment un noyau opaque – mais connues de par leurs représentants représentation et affect – entendre : sont habillées d'attributs reconnaissables. Sauf que, s'agissant des pulsions, ces attributs sont aussi *méconnaissables*, les déformations du refoulé et de ses retours étant passées par là.

LES COUPLES ASYMÉTRIQUES

Nous avons jusqu'ici rencontré la structure du complexe de perception, dans la clinique des névroses actuelles, de l'hystérie et dans le modèle du rêve. On peut détecter ce même rapport à d'autres endroits encore, qui sont autant de points nodaux de la pensée freudienne, par exemple dans le dépassement de l'autoconservation en faveur des pulsions sexuelles par le mécanisme de l'étayage, et où la reprise (le retour) se fait par l'entremise du narcissisme : on se garde en vie non par simple instinct de préservation, mais par amour de soi (et de l'objet). On le trouve encore dans le jeu du *fort/da* de « Au-delà du principe de plaisir ». Car si le joyeux « *da !* » final de l'enfant se substitue à un « *fort* » à la tonalité plus sombre, force est de considérer qu'un premier « *da* » a dû être là pour être ensuite perdu lors du départ de la mère et finalement retrouvé avec son retour. Un « *da* » qui, tant que durait la présence satisfaisante de la mère, n'avait nul besoin d'être nommé ou même pensé. La célèbre formule pourrait donc s'écrire : (*Da*)/*Fort*/*Da !*, le premier (*Da*) désignant la présence non symbolisée, innommée.

La symbolisation dans le jeu de la bobine n'advient d'ailleurs pas dans l'intervalle entre le *fort* et le *da* final, mais s'inaugure dès qu'est proféré le *fort*, premier mot à se substituer à l'être-là de la mère maintenant « partie²⁴ ».

24. La psychologie néo-piagetienne du développement elle-même reconnaît le mot « parti » comme un acquis fondamental de la pensée de l'enfant, sans donner, il est vrai, le moindre crédit à Freud. Voir Gopnik et Meltzoff, (1997).

La structure est celle d'une présence réelle qui, devenue indisponible, conduit à une représentation de substitution à la fois sensorielle (la bobine) et verbale-symbolique (le mot *fort*). Mot qui, en désignant l'absence, représente, symbolise déjà l'absente. Le *da* final ne semble, en fin de compte, qu'apporter un surplus narcissique, quand la perte, reconnue par le « *ooo* », sera bientôt niée dans le triomphe sonore du « *aaa* ».

Présenter, (re-)présenter, représenter

Restons un instant encore auprès de cette scène célèbre pour remarquer son analogie avec ce que nous avons vu de la « double couverture » qui se produit dans le rêve. Nous disions que la « chose », le non-connu vers lequel pointe l'ombilic du rêve, est recouvert d'abord par les *pensées* du rêve, mais que celles-ci, étant des pensées refoulées, se comportent à leur tour comme un noyau opaque auxquelles se substituent, dans les conditions du sommeil, les *images* du rêve ; images n'ayant que des liens de circonstance ou de complaisance (au sens de l'*Entgegenkommen*) avec les pensées, au même titre que la complaisance somatique entre en jeu dans la *soudure* que nous avons rencontrée à propos du symptôme hystérique. Ces images résultent d'un bricolage de matériel saisi au vol parmi ce qui est, pour ainsi dire, à portée de main du travail du rêve, ce qui nous ramène à la question de la présentabilité et de la représentabilité. D'une part, ce bricolage des images du rêve montre qu'elles ne « figurent » pas les pensées du rêve ; d'autre part, la « double couverture » du noyau ombilical du rêve, faite des pensées du rêve puis des images du rêve, suggère que ces images ne sont pas à proprement parler des représentations, mais des *réitérations de la présentation*, que pour cette raison je désignerai désormais comme *(re-)présentations*.

Les pensées du rêve seraient bien, quant à elles, des *représentations* si seulement elles n'étaient pas obstruées par le refoulement et empêchées de s'articuler vu le défaut d'accès au langage verbal pendant le sommeil. À cause de cette aphasie, entrent en scène les images de rêve, mais celles-ci, comme déjà dit, ne sont pas des images qui *traduisent* les pensées du rêve. Une vraie traduction, en effet, conserve la valeur sémantique malgré le passage d'une langue à l'autre. Si les images du rêve étaient une traduction des pensées du rêve, il n'y aurait eu nul besoin que Freud invente une méthode spécifique d'analyse des rêves, nul besoin des associations et des idées incidentes du rêveur. Il n'y aurait eu qu'à recourir à l'interprétation dite « symbolique » ou « allégorique », celle-là même contre laquelle Freud, à plus d'un endroit, prend soin de nous « mettre expressément en garde » (Freud, 1900a, p. 406),

même s'il concède qu'on est parfois contraint de s'en contenter en l'absence des associations du rêveur. On est donc justifié d'appeler les images du rêve (*re-*)*présentations* compte tenu du fait qu'elles résultent d'un usage de signes et ne sont pas le retour de la chose même. Les parenthèses et le trait d'union dont je pare le mot ne sont pas une coquetterie typographique ; ils servent à rappeler que les images du rêve ont encore partie liée avec la *présentation*, qu'elles « présentent à nouveau » et ne cèderont la place à d'authentiques *représentations* que lorsque l'analyse du rêve aura conduit jusqu'à l'entrelacs de *pensées* d'où le rêve a surgi.

Si l'on revient au jeu de la bobine on fera le même constat : l'enfant a encore recours à un support sensoriel (la bobine) pour (*re-*)*présenter* la mère absente alors même qu'il commence à nommer, donc à *représenter*, cette absence. Toutefois, la *représentation* vraie n'est pas acquise tant que le symbole linguistique en voie de formation reste fortement lié à la motricité, à l'acte qui accompagne l'émission vocale, et que cette répétition agie – le lancer de la bobine – n'a pas cédé le pas à une remémoration tout intérieure. L'expression (*re-*)*présentation* a ainsi l'avantage de nous rappeler que même si nous n'en sommes plus à l'agir brut, quelque chose de la *présentation* persiste, est encore lié à l'acte et n'a pas entièrement franchi le seuil de la pensée. Notons cependant que jamais une vraie représentation ne sera tout à fait exempte d'un effet de présence, que jamais elle ne se départira tout à fait des données sensorielles. Le langage parlé est lui-même objet d'une expérience sensorielle et l'écrit peut user de toutes sortes d'effets de style, et jusqu'aux *caractères* de la typographie, pour véhiculer plus et autre chose que le contenu sémantique.

Cette persistance que nous dirons « motrice » au sein de la représentation n'est pas une scorie, un résidu indésirable. Non seulement elle atteste des origines bien incarnées de la représentation, mais lorsque reprise dans la créativité elle « actualise » la représentation, au second sens de l'actuel que j'ai proposé, elle lui donne une force d'entraînement et procure le plaisir qui s'ajoute au penser lorsqu'on le représente, cette fois, au sens esthétique, par exemple, dans la représentation théâtrale. Le jeu de la bobine est en ce sens le prototype même du jeu scénique dont nous retrouverons plus loin le rapport avec l'actualité de la chose inconsciente.

De l'extra-analytique

Pour qui trouverait que tenir à la différence entre présentation et représentation n'est qu'une lubie plus philosophique que psychanalytique, soulignons qu'avec les termes allemands *Darstellung* et *Vorstellung*, Freud a fourni une base bien nette à

partir de laquelle engager la discussion²⁵. Mais il y a plus. Non seulement il n'y a aucun mal à faire travailler un concept en tenant compte de ce qu'il signifie dans une aire sémantique autre, mais c'est seulement grâce à un tel travail comparatif que nous pouvons faire valoir l'apport spécifique de la psychanalyse. Le concept de représentation en est un bon exemple. Nous venons de voir que, pour nous, le terme *représentation* est l'aboutissement d'un mouvement qui d'une présentation sensoriellement chargée ne va pas droit à la représentation, mais passe par une étape consistant à (re-)présenter, au sens de *présenter à nouveau*. Cette dissection n'est pas que conceptuelle ; elle montre que s'il n'y a pas pour nous de passage intégral de la présentation à la représentation, c'est qu'il ne s'agit pas d'une évolution purement cognitive et solipsiste, mais qu'elle implique le passage par les canaux du transfert, comme le cas de Florence l'a illustré.

La représentation passée au crible de la psychanalyse s'avère par conséquent toujours lestée du poids de la « chose » venant de l'autre, chose dont elle sera le représentant psychique et qu'elle peut, bien entendu, occulter, mais chose dont les réitérations transférentielles ramènent la part de *chair*. La psychanalyse se comporte là, comme en tout, telle que la décrivait Freud dans ses *Leçons d'introduction* :

Il n'arrive [...] pas si souvent que la psychanalyse conteste quelque chose qui est affirmé par ailleurs ; en règle générale, elle ne fait qu'adjoindre quelque chose de nouveau, et il arrive à l'occasion que ce qui a été négligé jusqu'ici et vient s'ajouter maintenant comme du nouveau soit précisément l'essentiel (Freud, 1916-1917a, p. 40).

Le transfert (re-)présente

Station intermédiaire entre présentation et représentation, la (re-)présentation me semble s'accorder avec la notion de « compulsion de représentation » qu'introduit Jean-Claude Rolland (Rolland, 1998, pp. 201-258). Notion que je modulerai un peu : selon la conception que je défends, le mot « représentation » ne peut s'appliquer qu'à la phase finale du processus conçu par Rolland, quand le résultat est pleinement psychique, donc soustrait à la contrainte de répétition. Une représentation qui ne résulterait que d'une compulsion serait dans ce sens une contradiction dans les termes. Le processus menant de la compulsion à la représentation est long et complexe. Rolland semble d'ailleurs de cet avis lorsqu'il écrit :

Ce que j'appelle compulsion de représentation est cette transformation opérée sur la formation inconsciente par le discours qui, dans son développement et dans les limites de

25. Laurence Kahn a très bien discuté de cela dans son récent livre *L'écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, (2012), notamment dans le chapitre II.

sa langue, l'inscrit provisoirement dans sa trame, et ce d'une façon plus ou moins appropriée, donc plus ou moins appropriante. Il s'agit en effet d'une représentation par étapes : à une première représentation [j'écrirais pour ma part « présentation »] grossièrement métaphorique et littéralement actuelle [...], succède une autre mieux déterminée métonymiquement et relevant d'une temporalité plus imprécise [j'emploierais ici l'expression (*re-*)*présentation*] [...], puis une troisième relevant historiquement d'un temps révolu et fondé en vérité... [la véritable représentation.]²⁶ (Rolland, *op. cit.*, pp. 238-239).

Traitant plus loin de la parole adressée à l'analyste, Rolland me semble conforter ce que je disais plus haut à propos de l'enfant à la bobine :

[...] articulant à des représentations de mot des contenus idéiques et des affects polymorphes de provenance hétérogène, la parole les installe, non pas encore dans le *présent* de la syntaxe, mais dans l'*actualité* de l'expérience transférentielle. Celle-ci mêle tous les temps, brouille les frontières ordinaires du fonctionnement psychique, fait se côtoyer l'hallucinatoire du fantasme et l'articulé du discours²⁷ (*ibid.*, pp. 244-245).

Avec cette dernière citation, je suis amené à examiner le transfert à la lumière de la distinction que je propose entre (*re-*)*présenter* et *représenter*. Dans le transfert, comme on sait, quelque chose de l'analyste, à la limite un détail sans importance, comparable à un reste diurne pour le rêve, est investi par l'analysant. Cela offre un support, une prise à ce qui, contournant les circuits de la symbolisation vraie, cherchera à se (*re-*)*présenter* « réellement ». C'est dans ce sens que le transfert est une répétition et une mise en acte, mais pas encore un *représenter*.

Sans reprendre la discussion sur la représentation et la représentance²⁸, je dirais que l'attachement à un sens précis du terme représentation est d'autant plus nécessaire que notre pratique avec les rêves, les fantasmes et l'hallucinatoire en général nous apprend que ce ne sont pas des représentations. On ne peut dire à leur sujet « je me représente que » ; ce ne sont pas des « intellections²⁹ », mais des manifestations du fait que la psyché n'a pas encore renoncé aux modalités sensorielles de la perception *in praesentia*. Ces restes sensoriels nous rendent le service de ramener dans le transfert une sorte de présence nécessaire au progrès de l'analyse, si l'on s'accorde avec Freud que nul ne peut être abattu *in absentia* ou *in effigie*. Le (*re-*)*présenter* n'est toutefois qu'une étape vers la capacité de « se représenter » vraiment et donc d'inscrire dans un réseau symbolique ce qui, du refoulé ou de l'exclu, fait retour. Le transfert est donc bien de l'ordre de l'actuel, comme le remarque Rolland. Ce

26. Le texte entre crochets est ajouté par moi.

27. J'ajoute les italiques pour attirer l'attention sur les mots « présent » et « actualité », qui forment un couple différentiel, un « couple asymétrique ».

28. Voir entre autres tous les termes proches de « représentation » dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, Paris, Puf, 1967.

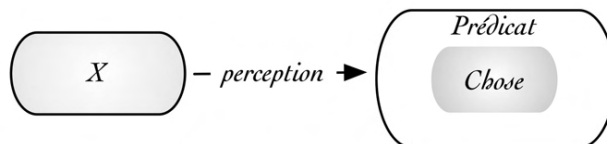
29. Voir à ce sujet Pierre Guenancia (2009).

qui s'accorde avec ce que j'ai signalé en commençant avec l'exemple d'Altichiero et que nous retrouvons ici sur le plan clinique, à savoir que l'actuel a une double potentialité : autant il signifie l'obstacle, quelque chose d'opaque, tendanciellement orienté vers l'agir de décharge à l'extérieur ou vers la décharge interne de somatisation (premier moment de l'actuel) ; autant il peut être la source vive d'un nouvel élan vers l'élaboration psychique, revitalisant l'univers des représentations du fait d'assurer une incarnation de la pensée, ce que la lumière aveuglante de l'Annonciation d'Altichiero avait commencé de nous suggérer (second moment de l'actuel). C'est sans doute aussi ce que dit Rolland quand il écrit, dans l'extrait que nous venons de citer, que l'actualité transférentielle « fait se côtoyer l'hallucinoire du fantasme et l'articulé du discours ».

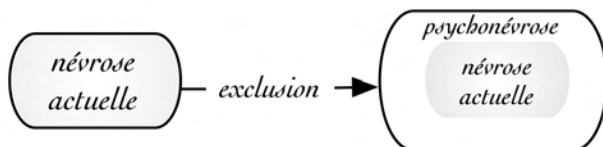
Mais le transfert a un rôle encore plus spécifique dans la situation analytique. Ce qui s'y (*re-*)*présente* est soumis à un autre transfert, soit le transfert vers l'articulation ; vers, et sur, le langage, et plus précisément vers la parole, de sorte que s'ouvre là un passage vers la véritable représentation. Ce transfert vers la parole résulte tant de l'appel à dire qu'est la règle fondamentale que de l'après-coup interprétatif et de ses effets rétroactifs. Par ailleurs, la parole prononcée fait passer les contenus de (*re-*)*présentation* par les canaux sensoriels (Freud, 1923b), de sorte qu'un nouveau cycle s'amorce chaque fois, allant de la perception auditive – avec la scission chose/prédicat qui portera cette fois sur les productions verbales perçues – jusqu'à la représentation. À chaque nouveau cycle un gain s'avère réalisable du côté de la remémoration.

La relève psychique de l'actuel

En généralisant à partir de ce que nous avons vu jusqu'ici, nous dirons que présentation et représentation s'inscrivent dans une série de « couples asymétriques » formés suivant le modèle général de la *chose* recouverte par son prédicat (ou ses attributs). Dans ces couples, un donné de départ échappe à la saisie perceptive, mais est repris et doté d'un habillage psychique, ce qui donne pour finir une structure telle que...



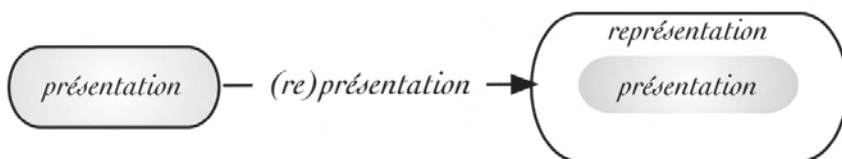
...analogue à celle régissant le rapport entre névroses actuelles et psychonévroses :



Selon la même logique, dans le *fort/da*, le *da* final suppose un impensé (*da*) d'origine, pensé ensuite en tant que *fort*, perdu de vue, avant de réapparaître dans le *da!* sonore de la dernière étape du jeu...



Ce qui peut se formuler comme ceci également :



Ces diagrammes illustrent en fait la prégnance dans les modèles freudiens d'un processus général, celui de l'*Aufhebung* décrite par Hegel et dont Freud semble s'être sciemment servi dans au moins un texte, « La négation ». *Aufhebung* est traduit de diverses façons, le plus souvent par « dépassement-conservation » ou encore « relève ». Il peut se dire aussi « suppression », à condition de ne pas négliger que ce qui est ainsi supprimé est néanmoins de quelque façon conservé. Ainsi, Freud écrit-il : « La négation est une manière de prendre connaissance du refoulé, à vrai dire déjà une suppression (*Aufhebung*) du refoulement, mais certes pas une admission du refoulé » (Freud, 1925h, pp. 167-168). Cette concordance avec la notion hégélienne a, comme on sait, été signalée dans les années 1950 par le philosophe Jean Hyppolite, à l'invitation de Lacan³⁰ qui en reprend le modèle lorsqu'il pose que ce qui a été expulsé lors de l'affirmation inaugurale revient dans le réel, celui-ci étant « ce qui

30. Le texte du commentaire de Jean Hyppolite, avec une introduction et une réponse de Lacan, a été publié dans le volume des *Écrits* de ce dernier (Lacan, 1966).

subsiste hors symbolisation » (Lacan, 1954, p. 388). De ce réel, Lacan dit qu'il « [...] n'attend rien de la parole. Mais il est là, identique à son existence, bruit où l'on peut tout entendre, et prêt à submerger de ses éclats ce que le "principe de réalité" y construit sous le nom de monde extérieur » (*ibid.*). Le monde extérieur construit, c'est ce qui se nommera « réalité » et qu'il faut distinguer du réel, en remarquant que « dans cette réalité que le sujet doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, *y est déjà* » (*ibid.*, p. 389. Italiques dans l'original).

Voilà un autre couple asymétrique : le réel donne lieu à une réalité qui va l'envelopper sans toutefois l'abolir. Notons au passage que ce réel a de sérieux accents d'*actualité* (« identique à son existence »)... et d'*infantia* (« qui n'attend rien de la parole »). L'actuel serait-il donc un autre nom pour le Réel lacanien ? Le Réel est certes actuel, lui qui « revient toujours à la même place », mais je dirais que le noyau actuel de la représentation se comporte plutôt comme ce que Lacan a appelé « point de capiton », ancrant le discours et empêchant le glissement incessant du plan des signifiants par rapport à celui des signifiés (Lacan, 1954, chap. XXI). Le noyau actuel est ce qui visse la parole à la chair et donne à la représentation son poids de présence. Lyotard (1990) a dégagé cela notamment à propos de la distinction, au sein de la parole, entre *lexis* (la phrase articulée, l'énonciation, du côté de la représentation verbale) et *phônè* (le non-articulé, l'autoréférentiel, comme le grain de la voix), tout ce qui dans la parole se présente ou se (re-)présente en sus de ce qu'elle vise à *représenter*.

La « relève » (*Aufhebung*) concerne donc bien des concepts centraux de la psychanalyse ; celle-ci n'en devient pas « hégélienne » pour autant : dans tous les « couples asymétriques » qui en résultent, n'intervient aucune synthèse, aucun « progrès idéal », aucune résolution de l'asymétrie. Le noyau « cho-sique » se retrouve toujours recouvert et occulté par des prédicats variés, mais jamais dans le repos d'une quelconque synthèse finale.

L'actuel, corps étranger

Si aucune « belle synthèse » ne figure au programme de la psychanalyse, c'est peut-être parce qu'aucun habillage psychique, aucune soudure du sens à la *chose* ne saurait venir à bout de l'étrangèreté de cette dernière. Suivant la méthode de Freud, on laissera la synthèse à l'activité spontanée du moi du patient, avec la fonction herméneutique qui y correspond. Non que l'analyste n'y apporte aucune contribution, mais ce qui compte est que l'analysant puisse, à terme, devenir le seul signataire de son histoire, ne comptant sur

aucune « garantie » de son analyste. Une histoire dont il serait illusoire de croire que désormais elle en serait quitte avec la *chose*. Au terme d'une analyse, personne n'est à l'abri de l'effet de rencontre et de « présence » de l'autre et donc de sa part inassimilable. Le pire, d'ailleurs, ne serait-ce pas de n'être plus jamais dérangé par autrui ? Le dérangement dû au message de l'autre n'est jamais totalement évitable, heureusement, puisque sans ce dérangement, sans son effet anarchisant, les structures psychiques seraient condamnées à l'inertie et à la sclérose. On étoufferait alors de trop de liaison (Zaltzman, 1997). Non exposé à la chose dérangeante qui exige un travail d'élaboration psychique, le corps lui-même se dégraderait en *soma*. Car si le corps a à voir avec le pulsionnel, c'est d'être un médiateur, un corps relationnel. Pour Freud

le procès de vie de l'individu conduit, pour des raisons internes, au nivellement des tensions chimiques, c'est-à-dire à la mort, tandis que l'union avec une substance vivante individuellement distincte augmente ces tensions, introduisant pour ainsi dire de nouvelles différences vitales qui doivent ensuite être éliminées par la vie (Freud, 1920h, p. 329).

En dépit du vocabulaire physico-chimique, on entend là un appel à de l'autre, à la « masse étrangère » déjà évoquée dans le *Projet*. Argument en faveur de la notion d'objet-source de la pulsion (Laplanche), concordant avec ce que nous avons esquissé du statut pulsionnel de la *chose*. Ne nous occupons pas ici du problème de la source pulsionnelle. Que son origine soit « à l'intérieur », dans les processus somatiques, ou « à l'extérieur », dans l'impact du message de l'autre, ce qui importe, c'est la conception de la pulsion « comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique (*seelisch*) par suite de sa corrélation avec le corporel³¹ » (Freud, 1915c).

Mesure de l'*exigence* de travail, faut-il noter, et non quantité d'énergie devant *servir* à ce travail, ce qui n'empêche pas que la pulsion elle-même soit dotée d'une poussée ; mais rien ne dit que c'est la poussée qui permet le travail exigé par la pulsion. La poussée traduit plutôt l'intensité de l'exigence ; le travail exigé est d'une tout autre magnitude. Le pulsionnel se présente comme un problème que l'appareil de l'âme doit pouvoir affronter en tenant compte des coordonnées de la réalité quant au type de réponse à donner. Inconnaissable en soi, nous ne l'appréhendons que par sa représentance psychique : les affects et les représentations. Inférer une pulsion à partir de ses représentants psychiques, c'est reconnaître en ceux-ci le résultat du devenir psychique de ce qui ne l'était pas au départ, mais rien n'exige de situer cette matière première dans les processus somatiques eux-mêmes. Ceux-ci jouent leur rôle, essentiel, en tant que *chair sensible*. Cependant, tout comme les eaux du Gange ne sont pas le produit des montagnes himalayennes en tant qu'amas rocheux, mais résultent du fait

31. Pour « animique », voir plus loin.

que sur les hauteurs se forment neiges et glaciers, ainsi le « corporel » inscrit par Freud dans la définition de la pulsion me paraît s'entendre non comme source, mais comme médiateur, effecteur, *transducteur* des transformations de ce que la *chose* provoque sur celui qui perçoit. Tout comme les images du rêve ne traduisent pas les pensées du rêve et encore moins la *chose* qui gît derrière elles, le corps ne traduit pas, mais *transduit* l'impact de l'autre³². En l'occurrence, la chose s'entend ici comme chose sexuelle, effet résiduel du message énigmatique, séducteur de l'autre. Comme Laplanche le souligne, empruntant l'idée à Hölderlin, de même que les fleuves coulent vers leur source, qui est l'océan, de même la pulsion « coule » vers l'objet-source, l'autre, dont l'impact a donné la première impulsion, même si les objets qu'elle trouvera sur son chemin n'en seront jamais que des substituts.

Pour Merleau-Ponty « [le corps] transforme les idées en choses. [...] Si le corps peut symboliser l'existence, c'est qu'il la réalise et qu'il en est l'actualité » (Merleau-Ponty, 1945, pp. 191-192).

Ce rôle d'actualisation l'expose toutefois à l'actuel, au sens premier d'obstacle, quand l'élaboration est enrayée par la maladie. Alors, le corps est lui-même actuel et sa temporalité est celle d'un « maintenant » figé dans la répétition :

le mouvement vers le futur, vers le présent vivant ou vers le passé [...] se sont comme bloqués dans un symptôme corporel, l'existence s'est nouée, le corps est devenu « la cachette de la vie ». Pour le malade il n'arrive plus rien, rien ne prend sens et forme dans sa vie – ou plus exactement, *il n'arrive que des « maintenant » toujours semblables*, la vie reflue sur elle-même et l'histoire se dissout dans le temps naturel (*ibid.*, p. 192. Mes italiques).

L'animique, dirions-nous, fait le travail inverse : il transforme les choses – l'expérience corporelle induite par la *chose* – en « idées ». C'est en cela qu'il répond à l'exigence de travail qu'est la pulsion. Ce faisant, l'animique se différenciera, se divisera en deux domaines : le *psychique* proprement dit et *l'actuel*, ce reste impossible à transformer entièrement en temporalité historique, en récit autobiographique du moi. Nous en reparlerons plus loin.

ACTUALITÉ ET MÉTHODE ANALYTIQUE

Les aspects en apparence très abstraits du *Projet* de Freud que nous venons d'évoquer ont en réalité des incidences importantes sur la conduite de la cure.

32. La notion de transduction correspond à un passage ou une transformation radicale entre deux éléments ou milieux hétérogènes, telle la transduction par la rétine de la lumière en flux neuronal.

Ainsi, la conception freudienne du moi comme inhibiteur des signes d'actualité d'origine interne a un lien intrinsèque avec l'élaboration de la méthode psychanalytique. Que demande en effet la règle fondamentale, lorsqu'il est requis du patient de dire tout ce qui vient sans exercer de *jugement*, et de l'analyste de suspendre ses *représentations-buts* pour écouter avec une attention en égal suspens ? Rien d'autre que donner, autant que possible, congé au moi et à sa fonction inhibitrice, ce qui signifie accepter une relative passivité afin de laisser se présenter des contenus porteurs de signes d'actualité bien que provenant de l'intérieur. La réalité psychique, ainsi connotée par son « actualité », apparaît alors dans toute sa prégnance, dans toute son effectivité (*Wirklichkeit*), bien au-delà du seul point de vue subjectif. Peut-être conviendrait-il d'ailleurs de parler d'« actualité psychique » pour bien marquer qu'elle a peu à voir avec la réalité qui s'obtient au terme de l'examen de réalité. À la toute fin de *L'Interprétation du rêve* Freud note que la réalité psychique « est une forme d'existence particulière qui ne doit pas être confondue avec la réalité matérielle » (Freud, 1900a, p. 675). La réalité psychique, en effet, ne peut être soumise à l'épreuve de réalité ; bien au contraire, elle ne se manifeste jamais mieux que lors de la suspension des fonctions de jugement.

Avec la règle fondamentale, on demande implicitement aux deux partenaires de laisser jouer la « pensée rêvante » (Pontalis), la fantaisie, qui relèvent de l'hallucinoire. Suspendre l'examen de réalité, mais aussi, jusqu'à un certain point, suspendre la fonction inhibitrice du moi qui effectue l'épreuve d'actualité. On ne suspend donc pas seulement les représentations-buts ou le jugement, on invite analysant et analyste à tolérer de rester en suspens entre ce qui n'est plus tout à fait la réalité qui s'obtient par l'exercice d'un jugement, sans non plus être pleinement l'hallucinoire, ce qui exigerait un congédiement radical du moi. On se retrouve ainsi provisoirement dans un état d'apesanteur psychique dont on pourra sortir quand la croyance à la réalité externe reprendra ses droits et qu'on sera passé de la croyance primaire, dont l'actualité correspond à l'hallucinoire, à la croyance secondaire (croyance à la réalité) issue du jugement. C'est d'être suspendu entre ces deux croyances que l'on a le plus de chances de reconfigurer le psychique, d'obtenir un changement analytique. On passe ainsi de l'actuel brut à cet autre état de l'actuel que nous décrivions au tout début : à la pesanteur de l'obstacle se substitue la lumière qui donne à l'expérience sa profondeur et ses voies de dégagement sublimatoires.

C'est de viser ces suspensions que l'instauration de la situation analysante est une réinstauration : analyste et analysé sont invités à laisser *jouer l'infans*, à redonner une chance à la *passibilité*, sorte de passivité voulue, recherchée, choisie, maintenue en allant à contre-courant des tendances spontanées. L'analyste et son patient sont invités à adopter une disposition apte

à leur faire retrouver, pour le temps que dure la séance, cet état de l'*infantia* où il n'est pas exigé de départager nettement entre extérieur et intérieur, entre fiction et réalité. Dans cet espace winnicottien, j'emploie à dessein, on l'aura compris, le verbe « jouer », puisque c'est une disposition très semblable qui est convoquée dans le *playing* des enfants ou dans le jeu théâtral (Leclaire, Scarfone, 2004). Ce jouer, cet assouplissement des frontières entre l'actualité et la réalité, c'est déjà un mouvement d'analyse ; c'est ainsi du moins que je souscris aux notions formulées par Donnet de « site analytique » et de « situation analysante », dans la mesure où elles mettent en évidence qu'avant même de formuler quoi que ce soit, il est attendu de l'analyste qu'il mette en place les conditions grâce auxquelles l'analytique peut œuvrer comme de lui-même, sur le mode « auto- » :

La situation analysante [...] se présente comme une structure intégrant le couple analysant-analyste dans sa capacité auto-organisatrice, et la dynamique processuelle de ses désorganisations-réorganisations (Donnet, 2001, p. 255).

Crise de la représentation

Aux suspensions dont je viens de parler, le moi a tôt fait d'opposer une résistance pour contrer les désorganisations-réorganisations qu'elles permettent ; il ne se laisse pas facilement mettre en suspens et n'abandonne pas volontiers les compromis, aussi boiteux soient-ils, auxquels il est parvenu au cours d'une existence. Il arrive aussi, comme Winnicott l'a indiqué, que le sujet n'ait pas du tout la capacité de jouer. Point n'est besoin de penser là-dessus à des cas extrêmes ; même avec les patients les plus doués pour le jeu, les effets de la décomposition analytique peuvent induire une « crise de la représentation ». Sur la ligne de crête entre le processus analytique et la résistance à la décomposition, la situation analysante suscite alors l'apparition, à des degrés plus ou moins prononcés, de la répétition. Le patient répète, dit Freud, au lieu de se remémorer (Freud, 1914g). Faisons résonner ici le verbe « remémorer » avec l'usage qu'on l'a vu en faire dans le *Projet* : la remémoration intervient, disait-il, dans la compréhension des attributs, du prédicat, cela parce que le prédicat « peut être ramené à une information venant du corps propre » (Freud, 1950c [1895], p. 640). Ce qui suggère, *a contrario*, que l'analysant qui répète au lieu de se remémorer est précisément oublieux de lui-même, de son corps propre et de son histoire *en tant qu'histoire*.

La crise de la représentation laisse alors entrer en action non seulement une force impersonnelle tendant à l'acte-décharge, mais une temporalité elle-même liée à ce type d'acte, *un temps actuel*. Le travail de décomposition

amorcé par le processus analytique étant un travail de détraduction, une sorte de décapage des acquis antérieurs du moi, les traductions, théories et représentations préexistantes sont soumises à ce que de M'Uzan décrit en termes de dérangement, de scandale économique (De M'Uzan, 1994, pp. 115-128), sans lequel le changement en analyse ne saurait survenir. On peut considérer ce dérangement sous l'angle d'un désordre temporel. La *Gestalt*, la bonne forme du discours et de sa temporalité chronologique est dérangée par l'irruption d'un temps autre, temps actuel, temps de la répétition, temps de l'acte : un temps hors chronologie. Comme disait Merleau-Ponty, cité plus haut : « Il n'arrive que des "maintenant" toujours semblables... » (Merleau-Ponty, 1945, p. 192). Ce qui, dans la perspective chronologique, se présentait comme appartenant au passé s'avère alors n'être jamais vraiment passé. Je propose d'appeler ce temps l'*impassé*, d'autant plus que le mot dénote aussi son statut d'*impassé* dans la vie du sujet.

Si l'on se reporte une fois de plus à la fresque d'Altichiero et à son *oculus*, on voit que tout comme celui-ci, trouant la paroi de la façade, se présentait d'abord en tant que problème actuel pouvant s'avérer indésirable, de même l'émergence de l'agir de répétition, qui lui aussi se présente « avec une fidélité qu'on n'aurait pas souhaitée » (Freud, 1920g, p. 289), peut, à la limite, faire dérailler le projet analytique. Mais tout comme l'intégration par le peintre de l'ouverture dans la fresque elle-même a donné à cette dernière une intensité et une profondeur, une *actualité* lumineuse au service de l'expérience esthétique ou spirituelle, de même l'irruption de l'actuel dans le cours de l'analyse, interrompant la représentation, est un dérangement nécessaire au changement parce que donnant à l'expérience analytique, à travers le transfert, toute sa « gravité ».

Je ne dis là rien de différent, on l'aura compris, de ce que Freud énonce dans ses deux textes sur le transfert, des années 1912 et 1914, lorsqu'il écrit que « nul ne peut être abattu *in absentia* ou *in effigie* » et que l'irruption du transfert dans la cure, c'est comme un incendie qui se déclare dans le théâtre et qui signe la fin de la représentation...

Transfert, atemporalité et temps actuel

Dans les deux textes à peine évoqués, les phénomènes de transfert feront l'objet d'un traitement en deux temps. Le premier temps, dans « La dynamique du transfert » (1912), semble surtout concerner l'élucidation d'un sens caché, suivant un postulat d'intelligibilité, tandis que le deuxième temps, dans « Remarques sur l'amour de transfert » (1914) prend plus clairement en compte la mise en acte. Dans l'article de 1912, les phénomènes reliés au transfert sont

conçus comme des *rééditions* de « clichés », et l'on pourrait par conséquent les voir rangés du côté du représentable, donc du psychique. Seul le tout dernier paragraphe ramène-t-il l'aspect actuel, sous la forme de ce que je nomme (re-)présentations. Ce sont des lignes souvent citées, mais que je ne peux me priver de rappeler ici :

Les motions inconscientes ne veulent pas être remémorées comme la cure le souhaite, mais aspirent à se reproduire, conformément à l'atemporalité et à la capacité hallucinatoire de l'inconscient [...] Il est indéniable que soumettre à contrainte les phénomènes de transfert comporte pour le psychanalyste les plus grandes difficultés, mais on ne saurait oublier que ce sont justement ces phénomènes qui nous procurent l'ineffable service de rendre actuelles et manifestes chez les malades les motions d'amour cachées et oubliées, car finalement nul ne peut être abattu *in absentia* ou *in effigie* (Freud, 1912b, p. 116).

Je suis tenté, comme on s'en doute, de souligner dans cette citation le qualificatif « actuelles » (*aktuelle*) que Freud associe aux motions d'amour ramenées par le transfert. Bien qu'à première vue « rendre actuelles » n'a ici que le sens banal de « ramener dans le présent de l'analyse », la première partie de la citation nous laisse entendre que la reproduction dans ce « présent » a quelque chose à voir avec l'atemporalité de l'inconscient... Cette conjugaison du « présent » avec l'atemporalité doit être soulignée. Elle me semble autoriser une autre façon encore de penser l'actuel, cette fois en tant que « présent atemporel ». Bien que le présent soit inscrit dans la séquence passé-présent-futur, donc dans tout ce qu'il y a de temporel au sens le plus quotidien du terme³³, rappelons, quitte à reprendre des choses bien connues, la difficulté que comportent les notions de « présent », de « passé » et d'« avenir ». Déjà vers l'an 400 de notre ère, Augustin pouvait écrire :

Comment donc ces deux temps, le passé et l'avenir, sont-ils, puisque le passé n'est plus et que l'avenir n'est pas encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, s'il n'allait pas rejoindre le passé, il ne serait pas du temps, il serait l'éternité (Augustin, p. 264).

La dernière phrase de cette citation me paraît converger avec la notion que j'essaie de soutenir ici d'un temps actuel. Avec son analyse des trois temps de la dite chronologie, Augustin en vient à noter que le présent ne peut avoir de durée, donc ne saurait être divisible, puisqu'il se séparerait aussitôt en passé et avenir. Le présent, observe-t-il, s'en va donc toujours aussitôt rejoindre le passé, sans quoi il serait l'éternité. Or, nous venons de voir que le travail d'analyse fait émerger la répétition. Celle-ci ramène quelque chose qui n'est « au présent »

33. Soulignons que le temps dont je parle ici n'est que le temps tel qu'il se présente dans l'expérience vécue et dans l'appareil psychique (ou appareil de l'âme), et non du temps cosmologique de la physique qui, comme on sait, a fait l'objet d'une révolution conceptuelle lorsque, de « mesure du mouvement » qu'il était dans la tradition aristotélicienne, il a été intégré dans le continuum espace-temps avec la relativité d'Einstein.

qu'en apparence, puisque si c'était le présent, cela irait bientôt « rejoindre le passé » et donc ne plus revenir. Or cela revient, cela se répète, justement du fait de ne pouvoir rejoindre le passé. Ne devenant pas du passé, ce ne peut être non plus un présent ; ou alors il faut le concevoir comme un présent bien particulier, non pas éternel, mais un « présent atemporel », tel que nous l'avons dégagé du passage de Freud cité auparavant, et qui correspond à ce que je propose d'appeler « temps actuel » ou mieux, *impassé*. L'atemporalité de l'inconscient s'en trouve quelque peu revue et corrigée : non une absence totale de temps, mais un temps « autre », un temps « qui ne passe pas » selon l'expression de Pontalis. Ce à quoi Green semble concourir lorsqu'il écrit que « l'intemporalité de l'inconscient signifie en fait l'intemporalité d'Éros, la persistance des traces déposées depuis la plus tendre enfance au sein de la psyché, qui en a gardé la marque *toujours active* » (Green, 2000, p. 173. Mes italiques).

Comment s'accorde cet *impassé* avec le qualificatif *zeitlos* (atemporel) utilisé et spécifié par Freud ? Examinons la description bien connue de 1915 :

Les processus du système *Ics* sont atemporels, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation au temps. La relation temporelle [...] est rattachée au travail du système-*Conscient* (Freud, 1915e, p. 228)

Que les processus dans l'*Ics* ne soient pas *ordonnés* temporellement, cela n'est pas difficile à concevoir ; c'est tout à fait dans la logique des processus primaires. On peut même ajouter que, vu la mobilité des investissements, ils ne sont ordonnés ni temporellement ni d'aucune autre façon. Reste à comprendre ce que veut dire l'assertion que ces mêmes processus « ne se voient pas modifiés par le temps qui s'écoule, n'ont absolument aucune relation au temps ».

Notons tout d'abord que parler de modifications dues au « temps qui s'écoule » c'est dire à la fois trop – l'idée du temps qui s'écoule étant discutable – et trop peu, en restant dans l'abstraction quant au « comment » de ces modifications. Quelle est en effet la modification par le temps à laquelle les contenus inconscients sont soustraits ? Comment « le temps » opère-t-il pour modifier les processus conscients, pour les soumettre à son usure ?

En réalité, l'idée que les contenus inconscients sont soustraits à l'usure du temps n'est pas nouvelle. Elle a même été traitée de façon assez spécifique dans la *Communication préliminaire* qui ouvre les *Études sur l'hystérie* où pourtant, loin de l'atemporalité, Freud considérait qu'il y avait dans la psyché de l'hystérique des « archives tenues bien en ordre » (Freud, 1895d [1893-1895], p. 315) selon diverses modalités, dont l'ordonnement chronologique linéaire (p. 315.) L'absence d'usure, la fraîcheur des éléments dégagés par le travail thérapeutique y était néanmoins constatée, donnant lieu à la phrase célèbre, que l'hystérique souffre surtout de réminiscences. L'usure de

ces réminiscences ramenées à la conscience était comprise d'une part comme résultat de la décharge affective (abréaction), mais pas seulement :

Même s'il n'a pas été abrégé, [le souvenir] entre dans le grand complexe associatif, il prend place à côté d'autres expériences vécues qui sont peut-être en contradiction avec lui, et se voit corrigé par d'autres représentations (Breuer et Freud, 1893a [1892], p. 29).

Voilà une explication plus détaillée que l'invocation du seul « temps qui s'écoule ». Ce qui en 1915 se présentera comme résultat inexplicable de l'absence de temps dans l'inconscient semble pouvoir se penser ici comme le fait d'être soumis aux processus primaires. C'est la fluidité des liens, la non-contradiction logique des processus primaires qui préserve le refoulé de « l'usure du temps ». Les contenus inconscients persistent frais comme au premier jour du fait d'être soustraits au commerce avec d'autres représentations qui pourraient les modifier. Ils sont à l'abri, non du temps conçu abstraitement, mais du principe de contradiction qui régule les processus secondaires. Nous ne sommes donc pas tenus de leur dénier toute dimension temporelle mais pouvons les situer dans un « temps autre ».

On pourrait objecter : si les processus primaires expliquent à eux seuls l'absence d'usure, pourquoi tenir à ce terme de « temps » ? Il y a à cela plusieurs raisons. *La première* est que si les processus psychiques ne sont pas localisables dans l'espace, sauf de manière métaphorique, il ne nous reste, pour en parler assez rigoureusement, que l'autre catégorie, celle du temps. Freud lui-même, dans la dernière phase de son œuvre, regrettait d'avoir « trop peu exploité pour notre théorie ce fait absolument hors de tout doute qu'est l'immutabilité du refoulé sous l'effet du temps. Là pourtant semble s'ouvrir un accès aux vues les plus profondes » (Freud, 1933a [1932], p. 157).

La deuxième raison est que l'inconscient comporte travail, déplacement, transfert, répétition, dépense d'énergie, ce qui ne saurait se passer d'une dimension temporelle. *Troisièmement*, on est spontanément porté à attribuer au matériel qui émerge à la surface du psychique par le travail d'analyse une origine dans le passé. Nos considérations métapsychologiques contredisent, on l'a vu, cette intuition naïve. En 1933, reprenant la thèse sur l'atemporalité des motions de souhait (ici, du *ça*), Freud écrit :

[Les motions de souhait] ne peuvent être reconnues comme du passé, dévalorisées et dépouillées de leur investissement d'énergie qu'une fois devenues conscientes de par le travail analytique, et c'est là-dessus que repose, pour une part et non la moindre, l'effet thérapeutique du traitement analytique (Freud, 1933a [1932], *ibid.*).

Raison de plus de proposer le terme d'« impassé », conciliant le fait que ce n'est pas un vrai passé, que cela agit encore au présent ; cependant, cela *pourra* devenir du passé. On note aussi que pour Freud le travail de l'analyse a bien pour effet de constituer un vrai passé, comme le proposeront aussi

d'autres auteurs qui nous importent (de M'Uzan, 1974 ; Aulagnier, 1989). Or, à moins de faire du temps à partir de rien, il nous faut postuler une matière première qui serait « proto-temporelle », si l'on peut dire. *Quatrièmement*, il est clair que lorsque Freud qualifie l'inconscient de « *zeitlos* » (atemporel) il a en tête le temps de l'horloge, la chronologie, la durée orientée selon la flèche du temps irréversible (« le temps qui s'écoule »). Or tout un autre pan de la théorie freudienne atteste, sinon une réversibilité de la flèche du temps, du moins une temporalité plus complexe et comportant des boucles d'action après coup (nous y reviendrons). Ce n'est pas le temps mesuré et unidirectionnel de l'horloge, mais c'est une catégorie de temps.

Une horloge actuelle...

La distinction opérée par Freud entre système-*Cs* et système-*Ics* ne signifie pas une rupture radicale, mais admet une circulation, une relève (*Aufhebung*), comme dans le cas de la négation ; relève sans laquelle, on ne saurait rien dire de l'*Ics*. La question qui se pose alors est celle-ci : comment ce qui est a-temporel peut-il se présenter, avec la négation, dans le sous-système *Pcs-Cs*, où le temps est pris en compte, sans pour autant être soustrait au refoulement ? Question qui semble trouver une réponse toute naturelle dans le phénomène de la répétition, plus précisément dans les (re-)présentations. La *boucle* formée par ce qui se (re-)présente ne serait-elle pas cette forme de temps, un temps cyclique, différent du temps qui soi-disant « s'écoule » ?

À bien y regarder, les deux formes de temps, linéaire et circulaire, sont indissociables. Avec le *Pcs-Cs*, nous sommes dans un monde où le temps compte et où il est compté. Or, comment comptons-nous un temps linéaire, chronométrique, dont la ligne pointe vers l'infini de l'à-venir ? Avec une horloge ou un sablier, mais en tout cas avec quelque chose qui opère sur la base... de la répétition en boucle ! Nous ne saurions en effet *tenir compte* du temps chronologique, qui en apparence file en droite ligne, sans lui juxtaposer un mouvement *qui se répète*. Par conséquent, les instruments qui servent à le mesurer ne sauraient eux-mêmes être affectés par le temps sans perdre leur fonction. En ce sens, ils sont atemporels.

Bien entendu, une horloge particulière est elle-même « datée », et dans ce sens, en tant qu'objet quelconque, elle est insérée dans le temps ; mais quand *cette* horloge sera rouillée, sa fonction sera reprise par une autre de ses incarnations empiriques, par une nouvelle horloge. Les horloges individuelles passent, mais la fonction, le processus « horloge » lui-même ne sont pas affectés par le temps. Étienne Klein écrit qu'en fait « toute horloge déguise le temps

en un mélange de mouvement et de durée qu'elle nous incite à confondre avec lui³⁴ » (Klein, 2004, p. 22).

L'horloge est donc un subterfuge technique qui, en tant que fonction ou processus, est elle-même soustraite au temps ; mais dans le mouvement de ses aiguilles, nous croyons « voir » passer le temps, comme si nous nous tenions sur le bas-côté de sa route. Placés, pour ainsi dire, sur les rives du « fleuve temps », nous y plaçons une sorte de roue à aubes dont les tours successifs découpent des unités comptables dans la continuité de son cours : secondes, minutes, heures, etc. Cette métaphore n'est pas aussi éloignée de la pensée freudienne qu'elle en a l'air. Rappelons que Freud lui-même propose à plus d'un endroit dans son œuvre, comme mécanisme pour la représentation du temps, un appareil qui *périodiquement*, à répétition, émet des antennes, palpe, déguste des échantillons du monde extérieur (Freud, 1920g, 1925a [1924], 1925h). Il n'y aurait donc pas de saut radical entre temporalité et a-temporalité dans l'appareil de l'âme. Le modèle de l'horloge suggère qu'existe à la fois une inséparabilité de la chronologie *Pcs-Cs* (du temps mesuré) et de l'a-temporalité *Ics* (de la répétition qui le mesure), et une différence opérationnelle entre les deux systèmes³⁵.

Quoique nous fassions, nous ne pouvons penser qu'avec le temps, et lorsque nous essayons de nous représenter son absence, nous n'avons de secours que dans les métaphores, les analogies ou les figures impossibles, telles certaines gravures d'Escher, ou les dessins humoristiques de Saul Steinberg, comme celui d'un réveille-matin où au lieu des chiffres usuels on retrouve partout le mot « *NOW* ». Par conséquent, les aiguilles de cette horloge ont beau tourner, le temps ne semble pas vouloir passer ; à tout instant le cadran affiche qu'il est maintenant... « maintenant ». Malgré son humour absurde, cette image illustre avec justesse ce qu'il en serait du « présent atemporel », du temps actuel dans sa scansion la plus élémentaire. Seulement si on lui accole des chiffres, c'est-à-dire des marques différentielles, des *signes* conventionnels, des *représentations* – un habillage psychique – obtiendra-t-on le sentiment et la mesure du temps « qui passe ».

Bien entendu, pour marquer le temps, l'horloge doit aussi être dotée de mouvement. Étienne Klein écrit que l'horloge « habille » le temps de mouvement et ainsi le spatialise (Klein, 2004, p. 20). Alors nous voici avec un

34. La question du temps en tant que tel est des plus difficiles à saisir et ce n'est pas ce que nous tentons de faire ici. Nous voulons seulement déplacer un tant soit peu la question de l'atemporalité attribuée à l'Ics, en suggérant que ce que Freud semble avoir à l'esprit lorsqu'il avance cette idée, c'est bien plus la durée que le temps de la physique moderne. Selon ce que j'en comprends, il serait impossible selon celle-ci de postuler quoique ce soit en dehors du continuum espace-temps.

35. Ma position me semble rejoindre celle de François Gantheret (1990, p. 150) qui propose que l'Ics travaille depuis l'espace et son produit est alors temporel, tandis que le Pcs-Cs travaille depuis le temps et son produit est spatial.

nouveau cas de « double couverture » comme celui que nous avons rencontré à propos du rêve. Les signes (à la limite arbitraires) qui indiquent les heures « habillent » le mouvement de l'horloge ; mais le mouvement est lui-même un habillage du temps. Pousserions-nous le parallèle jusqu'à penser que la chose inconsciente n'est a-temporelle que pour cette raison à la fois simple et désarmante : elle serait le temps lui-même ? Les limites de ce travail m'obligent à laisser cette question en suspens.

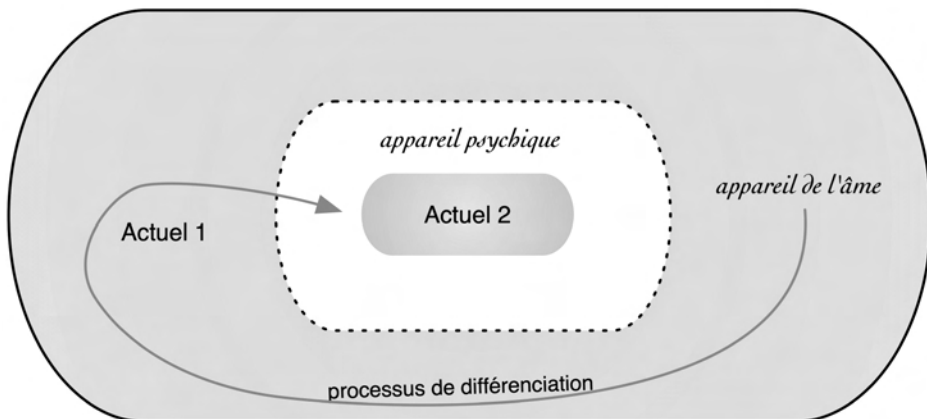
Si nous revenons à notre métaphore de l'horloge, nous y retrouvons réunis trois ingrédients essentiels – immutabilité, mouvement et signes (représentations) – ordonnés selon deux dimensions distinctes de l'appareil de l'âme. Une première dimension de « présent atemporel », faite de répétition, tend à l'identique du fait même de son (idéale) indifférence au temps mesuré ; appelons cela la dimension actuelle. Celle-ci est inséparable de l'autre dimension ou fonction où, de par la (*re-*)*présentation* puis la *représentation* du mouvement, se produira le marquage d'une différence et, par là, l'impression d'une « marche du temps », d'une chronologie. À partir de ce temps représenté, il sera possible de penser d'autres mouvements plus complexes, tels les mouvements rétroactifs de l'après-coup. Appelons cela la dimension psychique.

Psychique, animique

La différence entre psychique et animique est d'introduction récente en psychanalyse. Elle résulte des nouvelles traductions des *Œuvres complètes de Freud*. Les traducteurs n'ont pas pu assurer que Freud ait fait une nette distinction conceptuelle entre ces deux termes ; néanmoins ils ont cru déceler une tendance dans l'usage différentiel des substantifs *Seele* et *Psyche* et des adjectifs correspondants, *seelisch* et *psychisch*. De tout temps, ces termes avaient été traduits par le seul couple « psyché » et « psychique », mais les traducteurs des *Œuvres complètes* ont proposé « âme »/« animique », et « psyché »/« psychique » respectivement. Ils ont cru remarquer que l'adjectif « psychique » (*psychisch*) apparaît *surtout* quand Freud parle de quelque chose de relativement structuré, de sorte que *psychisch* « qualifie plus volontiers des termes comme *Instanz*, *Organisation*, *Topik*, *Material*, *Repräsentant* ou *Vertretung*, et de façon quasi exclusive *Energie*, *Realität* ou *Trauma* », tandis que « *seelisch* qualifie le plus souvent *Akt*, *Leben*, *Phänomen*, *Regung*, *Tätigkeit*, *Vorgang* ou *Zustand* » (Bourguignon et coll., 1989, p. 78)³⁶.

36. Les termes allemands associés à *psychisch* désignent, dans l'ordre : instance, organisation, topique, matériel, représentant, représentation, énergie, réalité et trauma ; ceux associés à *seelisch* : acte, vie, phénomène, excitation, fonctionnement, processus, condition.

Il ne s'agit là, pour le moment, que d'une piste dont il faudrait s'assurer de la validité en examinant de plus près le contexte précis dans lequel ces termes apparaissent. Toutefois, même à titre provisoire, la différence entre animique et psychique peut nous intéresser. S'il s'avérait en effet qu'au psychique correspondent l'organisation en instances, l'agencement topique, le jeu de la représentation et des représentations, et donc le retard inséré par le travail d'élaboration, alors nous lui reconnaitrions un cours temporel complexe, une temporalité en après-coup, capable de réorganisation et de rétroactivité, telle que la clinique des psychonévroses nous la montre sans équivoque. L'« animique » – c'est-à-dire le plan où se profilent l'acte (*Akt*), la vie (*Leben*), l'activité ou fonctionnement (*Tätigkeit*), le processus (*Vorgang*) ou l'état, la condition (*Zustand*) – serait quant à lui doté d'un régime temporel différent, plus élémentaire, et il agirait plutôt comme couche génératrice du psychique. En son sein s'opèrerait la différenciation, à la suite de ce que nous avons distingué comme travail de (re-)présentation qui évoque la mécanique circulaire dans la métaphore de l'horloge. Nous obtenons ainsi, en toute congruence avec ce que nous avons vu jusqu'ici, un autre couple asymétrique où le psychique ne s'oppose pas à l'animique, mais est généré par lui. À tout moment, le psychique jaillit de l'animique tant que rien ne bloque le processus de différenciation, c'est-à-dire tant que ce qui se (re-)présente trouve un accueil permettant la remémoration (au sens déjà indiqué). Je me risque à avancer que la réinsertion, la reprise de l'actuel, c'est-à-dire le passage du moment 1 au moment 2 déjà décrits, est ce qui marque la différence entre animique et psychique, ce qui s'illustrerait ainsi :



Animique et psychique ne se distingueraient qu'en termes de plus ou moins grande différenciation (d'où les frontières poreuses entre eux), le psychique se différenciant en fonction du rôle qu'y joue l'actuel de par son

intégration fonctionnelle. Ce dernier se retrouve dans l'appareil psychique au sens de l'*Aufhebung*, à la fois dépassé et conservé, comme l'*oculus* au centre de l'Annonciation. La démarcation entre animique et psychique n'est donc ni géographique ni de substance, elle est temporelle, au sens de ce qui distingue les deux moments de l'actuel. Le moment 1 est dépassé/conservé dans le moment 2, la temporalité actuelle étant cette fois fichée, reprise dans le temps psychique comme élément d'ancrage ou point de capiton. Cet ancrage donne au psychique sa consistance, le poids de présence sans lequel il ne pourrait que dériver indéfiniment.

*

Laurence Kahn, qui a de sérieuses réserves tant au sujet du néologisme « animique » que de la partition psychique/animique proposée dans les *Œuvres complètes*, a néanmoins montré que dans le chapitre VII de *L'Interprétation du rêve*, Freud distingue *Seele* de *Psyche* (Kahn, 1993, pp. 33-54). Elle remarque qu'à ce stade de sa pensée Freud attribue l'adjectif *seelisch* (« animique ») à l'*instrument*, alors que les *productions* de l'âme (*Seele*) seront *psychisch* (psychiques), notamment les instances ou systèmes psychiques différenciés et, soulignons-le, « parcourus par l'excitation dans une succession temporelle déterminée » (Freud, 1900a, p. 590 ; Kahn, *op. cit.*, p. 47). Sans prétendre que Freud a toujours maintenu cette conception³⁷, celle-ci me convient ici puisqu'elle me semble conforter l'idée que j'exprimais plus haut, à savoir qu'il y a un cours séquentiel du temps dans l'inconscient *psychique*. Si je reprends la métaphore de l'horloge, c'est ce qui se passe lorsque des *marques différentielles* sont imprimées sur le cadran : elles *produisent* alors le sentiment d'un passage du temps, alors que dans l'*instrument* à l'état brut, chaque unité de mouvement est identique à elle-même. En fait, dans la conception de l'animique qui se dégage ici, il n'y a même pas d'unité de temps ou de mouvement, l'instrument baignant dans une temporalité « actuelle », dans un temps qui ne passe pas et que seule l'élaboration psychique, avec la complexité qu'elle introduit, transformera en un temps où la chronologie et l'après-coup deviendront pensables³⁸.

Jean-Claude Rolland me semble abonder dans ce sens lorsqu'il souligne que l'appareil de l'âme est plus étendu que l'appareil psychique (Rolland, 2000, p. 22), ce dernier se distinguant entre autres par la prédominance du

37. Dans une communication personnelle, Laurence Kahn m'assure que ce n'est pas le cas.

38. Chronologie et après-coup sont évidemment deux choses différentes, mais c'est grâce à celle-là qu'on s'oriente pour penser celui-ci.

langage, élément organisé et organisateur, facteur de différenciation s'il en est. Françoise Coblence, en soutenant l'enracinement corporel de psyché, situe le langage comme pont entre corps et psyché (Coblence, 2010, p. 1335), ce qui est congruent avec l'idée de l'adjonction de marqueurs différentiels sur notre horloge qui, sans eux, marquerait toujours « maintenant ». L'idée de Coblence est en réalité plus complexe : si le langage est un pont entre corps et psyché, il reste que selon elle « la vie de l'âme, vie des expériences vécues, est l'équivalent pour Freud de psyché » (*ibid.*, p. 1288). Cela demande quelques précisions parce que, comme le souligne ailleurs Kahn, une confusion s'est établie dans nos appellations héritées à la fois du grec et du latin. Le mot « âme » est dérivé du latin *anima*, qui traduisait le grec *psuchè* ; sauf que dans la tradition, « âme » a fini par suggérer la notion d'« animation » que rien dans le mot grec ne laisse supposer (Kahn, 1993, pp. 33 *sq.*). Après un minutieux examen de l'usage fait par Freud du mot âme, Kahn écrit ceci qui me semble fort éclairant :

En somme, lorsque la théorie de la pulsion requiert la limite frontalière entre le somatique et le psychique pour soutenir l'écart entre l'excitation et la représentation, l'âme au contraire *l'enjambe* avec l'allégresse de la vie, jetant entre autres par dessus-bord la vieille opposition de l'âme et du corps pour assurer empiriquement *l'unité* de l'animation (*ibid.*, pp. 40-41. Mes italiques).

Indépendamment de la traduction plus ou moins heureuse qui est faite de *seelisch* dans les *Œuvres complètes*, Laurence Kahn semble souscrire à cette idée que la *Seele*, l'âme, est du côté du continuum, du moins différencié, ne comportant pas de distinction d'avec le corps. C'est, me semble-t-il, ce qui justifie que Coblence, de son côté, traduise le fameux aphorisme de Freud « Psyché est étendue » par « Psyché est corporelle ». En effet, psyché est étendue... sur le support qu'est l'unité ou le continuum âme-corps. Continuum indivisible dans la conceptualité freudienne, mais se différenciant en instances ou systèmes psychiques, marqués par des temporalités différentes et avec le langage pour faire le pont. En reprenant à son compte l'expression « la vie d'âme », Coblence souligne aussi que le psychique serait le résultat d'une différenciation, d'une spécialisation à l'intérieur de l'ensemble plus « basal » que serait l'*animique*, mais elle suggère encore plus : la psyché désigne ce *temps particulier* où l'âme est dotée, cette fois légitimement, de *l'animation* que le mauvais usage de l'étymologie gréco-latine lui attribue erronément en permanence. Obstruez la *vie* d'âme, semble dire Coblence, effacez le psychique, et le corps se dégradera aussitôt en *soma*, son temps deviendra répétitif, actuel ; le mort saisira le vif.

Les concepts d'animique et de psychique ainsi posés me servent, comme on l'a vu, à renchérir sur la distinction entre les deux moments de l'actuel que

j'identifiais au début de ce travail. L'actuel à l'état brut, ce sur quoi un travail de différenciation et d'intégration doit porter, relèverait de l'animique indifférencié ; l'autre moment de l'actuel, c'est-à-dire celui où il se retrouve inséré au cœur de l'élaboration plus réussie et en assure comme la source pulsante, celui-là appartient au domaine psychique ; il lui appartient, cela s'entend, à la manière des inclusions à la fois « dépassées et conservées » de mes diagrammes. Mais il faut insister que l'actuel au cœur du psychique est une inclusion qui n'est nullement inerte, bien au contraire : temps de l'acte, l'actuel est ce qui... agit et peut subvertir les belles constructions psychiques, trop symétriques, trop harmonieuses pour être vraies. C'est bien ce qui se dévoilera dans le transfert.

Cliniquement, la distribution entre animique et psychique est, me semble-t-il, ce qui permet de formuler un projet thérapeutique même lorsque la différenciation psychique a été peu ou pas élaborée, comme dans la clinique psychosomatique. L'animique qui constitue la toile de fond est encore susceptible d'être... animé et donc, à travers une thérapeutique dont je ne peux traiter ici, de se différencier à des degrés divers. Dans la pratique analytique plus courante, la distinction correspondrait aux deux niveaux du transfert décrits dans les deux textes freudiens de 1912 et 1914. En tant qu'il assure de nouvelles éditions, de nouveaux tirages (comme on dit dans l'imprimerie) des « clichés » existant en état d'attente, le transfert serait du domaine psychique. Le transfert plus fondamental, émanant de l'animique, serait pour sa part ce qui déclenche l'« incendie au théâtre » ; transfert agi, tout *in praesentia*, où fait défaut la représentation. Jean Laplanche a proposé de distinguer entre transfert « en plein » (que je situerais du côté psychique, « actuel 2 ») et transfert « en creux » (Laplanche, 1991) (que je placerais du côté animique, « actuel 1 »). Dans le transfert en creux, se (re-)présente l'énigme au cœur du message de l'autre, creux de représentation mettant en crise le courant associatif et ouvrant sur l'expérience actuelle de l'altérité (Scarfone, 2011b). Ces distinctions ne sont pas que théoriques, engageant un « maniement » (comme disait Freud) très différent de la part de l'analyste.

L'ACTUEL, L'APRÈS-COUP ET LE PASSÉ

Les notations de Freud que nous avons rapportées concernant le transfert, issues des textes de 1912 et 1914, nous confortent dans notre conception du transfert en termes d'actualité. Le transfert y est comparé à un incendie

qui interrompt la représentation théâtrale (Freud, 1915a [1914], p. 202), mais on peut aussi bien dire qu'il interrompt la représentation tout court. « On ne joue plus ! », semble être le mot d'ordre lorsqu'un tel transfert se manifeste. L'actuel se montre alors dans la polysémie du terme « actualité » : il contient des actes, mais c'est aussi une forme de temps et sert même à nommer les « nouvelles du jour ». L'actualité, cependant, désigne d'ordinaire ce qui se passe au présent et qui, changeant au gré des grands titres, a tôt fait de devenir obsolète. À l'opposé, nous avons vu qu'on peut entendre l'actualité comme autre chose que le présent de la chronologie, comme un présent atemporel. Comme dans « l'horloge de Steinberg », la temporalité de l'actuel est un « toujours maintenant ». De cela Freud donne un indice dans un autre grand texte de 1914, « Remémoration, répétition et perlaboration », lorsque dans deux phrases contiguës il décrit une attitude que je dirais *en contrepoint* pour ce qui est de caractériser le travail en séance :

En mettant en relief la contrainte à la répétition [...] nous voyons maintenant clairement que l'état de maladie de l'analysé ne peut cesser avec le commencement de son analyse, *que nous n'avons pas à traiter sa maladie comme une affaire d'ordre historique, mais comme une puissance actuelle*. Cet état de maladie est donc amené pièce par pièce dans l'horizon et dans le domaine d'action de la cure ; et alors *que le malade le vit comme quelque chose de réel et d'actuel*, nous avons à y opérer le travail thérapeutique qui consiste pour une bonne part à ramener les choses au passé (Freud, 1914g, p. 191. Mes italiques).

Mouvement à double détente : nous ne traitons pas la maladie comme quelque chose d'historique, cela ne peut pas être *reconnu* comme du passé (il le redira en 1932), c'est « une puissance actuelle », mais *notre tâche*, elle, consiste à ramener les choses au passé. Pour Michel de M'Uzan il s'agit, avec l'analyse, de *constituer* la catégorie du passé (De M'Uzan, 1974). Winnicott est du même avis quand, dans son texte « La Crainte de l'effondrement », il affirme que le travail de l'analyse est de pouvoir mettre « au passé » (« *in the past tense* ») l'expérience de l'effondrement, après l'avoir amenée dans la zone d'expérience « maintenant » (« *now* ») (Winnicott, 1964, p. 91). Ce sera l'œuvre du transfert, qui n'est pas que répétition stérile, étant aussi transport, déplacement. Quelque chose en lui se répète, faisant de la situation analytique non le lieu d'une narration, mais celui d'une mise en acte qui est aussi une mise en présence, une (re-)présentation et non une représentation.

La (re-)présentation peut avoir deux fonctions. La première est une fonction transférentielle au sens des « clichés » du texte de 1912, et dans ce cas la répétition de transfert donnera lieu à une élaboration pouvant être facilitée par les interventions de l'analyste, qui ranime les (re-)présentations et conduit sans trop d'embûches vers la représentation et la symbolisation. Ce serait le niveau que nous venons de nommer « psychique », correspondant au « transfert en

plein » de Laplanche (1991). L'autre fonction est une fonction de décharge. Ce sera une répétition agie, un *Agieren* au sens radical. Selon Pontalis, ce genre de répétition risque de faire l'objet, si l'analyste n'y prend garde, d'un « remplissage interprétatif qui ne fait que répondre à la vacuité, à l'évidage, ressentis » (Pontalis, 1974, p. 13). L'analyste se dépenserait alors en pure perte à tenter de souder du sens à ce qui relève de la seule quantité.

Dans la même veine, il convient de distinguer avec Michel de M'Uzan (1970) entre « répétition du même » et « répétition de l'identique ». Si la répétition à l'identique ne se conçoit qu'en asymptote (Scarfone, 2007), elle fait ressortir par contraste les caractéristiques de la répétition du même. Les déplacements, même minimes, qui s'opèrent dans la répétition du même insèrent dans le déroulement de l'analyse ce qu'on pourrait appeler un « effet papillon », par référence au modèle par lequel on présente souvent la « théorie des systèmes dynamiques non linéaires », encore appelée « théorie du chaos » (Pragier et Faure-Pragier, 1990). « Un battement d'ailes de papillon dans le Pacifique Sud peut engendrer une tornade au Texas », dit-on communément, ce qui vise à souligner que les systèmes complexes (dotés de dynamiques non linéaires) sont très sensibles à des variations même infimes des conditions initiales. Principe qui, par conséquent, s'applique aussi aux systèmes complexes dans lesquels opèrent les processus psychiques, comme Freud n'avait pas manqué de le remarquer à propos du refoulement³⁹.

Cette sensibilité à de « minimes modifications » conforte la distinction proposée par de M'Uzan, dans la mesure où une petite différence dans la répétition ouvre des possibilités très grandes même si elles ne se vérifieront que plus tard dans le cours de l'analyse. Distinction entre le même et l'identique que je fais entrer en résonance avec la double potentialité de l'actuel : comme indice d'une dégradation vers l'animique par une carence des processus psychiques (névroses actuelles, « esclaves de la quantité⁴⁰ »), ou au contraire comme source d'un nouvel élan vers l'élaboration, voire la créativité, la répétition du même ouvrant sur l'élaboration psychique. En résumé, l'actuel se répète, mais pas toujours à l'identique. Le statut de l'acte qui l'incarne dépendra d'une différence même minime, mais qui aura des conséquences importantes sur le devenir psychique.

39. « [Un] peu plus ou un peu moins de déformation fait que le succès [du refoulement] vire du tout au tout » écrit Freud (1915, p. 195). Freud semble donc familier avec la théorie dite aujourd'hui « du chaos », mais qui avait été formulée il y a plus d'un siècle, par Poincaré. Voir aussi J.-M. Biche (1998), p. 131. Accessible ici : <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T9/9-Biche.pdf>

40. M. de M'Uzan (1994).

Actualité de la douleur et après-coup

Le transfert ramène de l'actuel et, en tant que répétition, travaille au-delà du principe de plaisir. Lors de sa réflexion de 1920, Freud avait bien noté que le transfert ramène souvent ce qui n'a pu causer aucun plaisir. Cela demande donc de prendre en compte le statut actuel du déplaisir et de la douleur. En fait, s'il existe une expérience qui n'est qu'actuelle, c'est bien celle de la douleur.

[La] douleur laisse sans doute derrière elle en ψ des frayages permanents, comme si la foudre avait frappé, des frayages qui ont la possibilité de supprimer complètement la résistance des barrières de contact... (Freud, 1950c [1895], p. 615).

Toute élaboration psychique cesse quand la douleur s'impose. Cette quasi-pulsion, comme l'appelle Freud, concentre sur elle toute l'attention. Le monde gravite autour du trou de la proverbiale molaire. Impossible à refouler comme à élaborer psychiquement, la douleur oblige à une certaine modestie l'esprit qui se croirait planant au-dessus des « basses réalités ». Les tortionnaires savent bien que par la douleur causée ils ne blessent pas seulement le corps. C'est l'appareil psychique qu'il s'agit de briser. Tant que dure la douleur, c'est coup, sur coup... sur coup ; répétition absolue, elle ne connaît pas d'après-coup. Si donc il fallait trouver une incarnation pure de l'actuel, c'est vers la douleur qu'il faudrait se tourner. En concentrant le champ des investissements libidinaux au lieu précis de la brèche dans le derme psychobiologique, la douleur est pure présence. On peut s'en distraire si elle n'est pas trop violente, mais quand l'intensité douloureuse dépasse un certain seuil, la psyché se liquéfie, le temps chronologique s'éternise, la perspective temporelle est abolie.

Ce n'est pas à ce niveau d'intensité que travaille l'analyse. Comme on sait, un travail analytique n'est pas possible dans l'urgence. Il faut qu'une partie suffisante de la quantité faisant effraction ait pu être immobilisée puis liée par des contre-investissements pour que le travail de différenciation entre animique et psychique puisse s'accomplir. Mais si ce travail est permanent, c'est de ne pouvoir jamais liquider le noyau actuel qui donne consistance au psychique de par la liaison avec l'actualité du corps. Le « coup sur coup » de l'actuel, même atténué par un certain degré de liaison psychique et de différenciation des instances, ne cesse donc pas. Lorsque ce « coup sur coup », cette pulsation prend des proportions paralysantes, l'après-coup que peut offrir le transfert ouvre une voie de dépassement-conservation de l'actuel au sein d'une élaboration psychique. L'énigme de l'analyste, la séduction inhérente à la situation analysante, convoquent à nouveau le complexe de perception, mais cette fois dans des conditions aptes à permettre l'inclusion de l'actuel dans le

cadre d'une élaboration psychique à laquelle le *Nebenmensch* ici incarné par l'analyste peut contribuer par sa méthode fondée dans l'éthique.

Il faut cependant prendre en compte que, comme le soulignait Jacques André dans son rapport de 2009, l'après-coup comporte d'abord une réédition douloureuse du « coup » :

L'après-coup est un trauma, et s'il n'est pas simple répétition, c'est qu'il contient des éléments de signification qui ouvrent, à la condition de rencontrer une écoute et une interprétation, sur une transformation du passé (André, 2009, p. 1295).

J. André avait auparavant attiré notre attention sur le fait que l'expression « après-coup », familière en français, nous expose à ne retenir du phénomène que l'aspect rétrospection, re-signification du passé, réécriture, « toutes choses qui n'ont rien de psychanalytique » écrit-il, « et qui concernent tout autant l'herméneute ou l'historien » (*ibid.*, p. 1294). Ce n'est pas seulement la dimension traumatique qui est alors perdue, poursuit-il, « mais aussi le fait que la réalité qui fait effraction à l'heure du temps 1 est psychique, que le coup porté vient de l'intérieur » (*ibid.*). À quoi j'ajouterais deux remarques. Tout d'abord, suivant ce que j'ai développé jusqu'ici, le coup porté vient certes de l'intérieur, mais la distinction entre actuel et psychique me porte à proposer que ce coup n'est pas encore psychique, mais actuel. S'il y a coup, s'il y a répétition, c'est que ça n'a pas encore été transféré dans le domaine psychique et temporel. Corollaire : ça n'est pas encore devenu du passé. J. André parlait lui-même, dans son rapport, de sujets non inscrits dans le temps. Ce qui m'amène à proposer, en second lieu, une légère modification à l'autre citation de J. André, à savoir qu'il ne s'agit pas, avec le mécanisme de l'après-coup, de *modifier* le passé, mais bien de l'*instituer* à partir de l'actuel qui est responsable du coup. Ce n'est pas une simple question de vocabulaire ; il s'agit, dans le même esprit que J. André, d'explicitier le mécanisme et les effets de l'après-coup. Modifier le passé, cela n'est concevable qu'à condition d'admettre que « passé » est ici entre guillemets, que ce n'est pas encore vraiment du passé ; d'ailleurs comment pourrait-il l'être, si ce qui est à modifier appartient à l'inconscient supposé atemporel ? Ce « passé » est si peu passé qu'il se (re-)présente et donne encore des coups ! Il est actif au présent ; il est présent et atemporel à la fois – c'est cela l'actuel. L'« après » qu'apporte l'« après-coup » viendra de la création d'un authentique passé, celui qui une fois élaboré atténuera la douleur actuelle des traumas.

Personnages en quête de passé

La pièce la plus célèbre de la dramaturgie de Luigi Pirandello, *Six personnages en quête d'auteur*, me paraît des plus aptes à illustrer le point

précédent⁴¹. Jusqu'à un certain point, tout analysant est, à sa façon, un personnage en quête d'auteur. Tout comme les six êtres accablés qui, dans la célèbre pièce, se présentent un jour dans un théâtre pour demander à être mis en scène, on s'adresse à un analyste lorsqu'on n'arrive pas à se représenter ce qui « ne tourne pas rond ». Or, ce qui ne tourne pas rond, c'est la roue d'une histoire qui n'avance plus vers un devenir ouvert, mais fait des boucles ; son tracé s'emmêle, se noue. Le problème qui se pose alors est celui de comment passer de la chose inconsciente, opaque, réfractaire et qui continue à porter des coups, à sa mise en forme psychique proprement dite, c'est-à-dire à sa représentation. C'est, dans la pièce de Pirandello, le problème qu'affrontent les six personnages. Les professionnels du théâtre ne comprennent pas ce qui empêche les six visiteurs de simplement « jouer » leur drame. La Mère, par exemple, s'y oppose le plus énergiquement et le directeur du théâtre ne comprend pas son refus :

« Mais enfin, Madame ! Puisque tout cela a déjà eu lieu ! », s'exclame-t-il.

À quoi la Mère répond :

« Non, cela a lieu maintenant et toujours. Mon supplice n'est pas terminé, Monsieur ! Moi, je suis toujours vivante et présente, à chaque instant de ce supplice qui est le mien et qui se renouvelle, toujours vivant et présent » (Pirandello, 1977, p. 114. Ma traduction)⁴².

Le problème est ainsi posé dans des termes on ne peut plus justes du point de vue métapsychologique. Ce qui n'a pas encore réussi à se faire *représenter* ne cesse d'avoir lieu, sans trouver de repos. « Quelque chose a eu lieu qui n'a pas de lieu » (Pontalis, 1977, p. 197) et ne cesse de se répéter, perpétuant une souffrance qui, si elle n'a pas toujours l'intensité du supplice, peut néanmoins paralyser une psyché, gaspiller le temps d'une vie. Pirandello lui-même, dans sa préface à la pièce, met en relief ce même dialogue en indiquant que la Mère est la seule dans cette pièce à ne pas vraiment savoir qu'elle est un personnage. Ce qu'elle crie au directeur, écrit Pirandello, « elle le *ressent*, sans en avoir conscience et, donc, comme une chose inexplicable : mais elle le ressent d'une façon si terrible qu'elle ne pense même pas que ce puisse être une chose qu'elle devrait s'expliquer à elle-même ou qu'elle devrait expliquer aux autres⁴³ ».

41. J'ai déjà fait usage de cet exemple dans Scarfone, 2012b, mais dans ce texte je n'avais pas encore distingué entre présentation, répétition et (re-)présentation, ni entre psychique et animique. Je reprends donc ici un extrait de ce texte mais en y apportant certaines modifications.

42. Notons qu'une différence de traduction intervient ici : la mère, dans deux versions italiennes que j'ai pu consulter, s'écrit : « il mio strazio non è *finito* », mais le traducteur français semble avoir lu « [...] non è *finto* » et a donc traduit : « Mon supplice n'est pas une fiction » (*op. cit.*, p. 114.) Chose remarquable, dans les deux cas, cela se tient métapsychologiquement ; en effet, si le supplice pouvait être transmué en fiction, c'est-à-dire dramatisé, il pourrait aussi devenir chose du passé.

43. L. Pirandello, Préface à *Six personnages en quête d'auteur*, *op. cit.*, pp. 21-23.

La Mère est comme une *imago* inconsciente, donc *actuelle*, que la psyché ne parvient pas à « s'expliquer », à se remémorer, c'est-à-dire à « se rappeler à elle-même » comme nous le disions à partir du *Projet* de Freud ; c'est-à-dire encore, qui échoue à se « reproduire dans le domaine psychique ». Dans la logique de la pièce de Pirandello, la scène dont la Mère veut éviter la reproduction n'est justement pas une représentation, ni au sens théâtral ni au sens psychologique, mais une (*re-*)*présentation*, une répétition en acte, porteuse de toute la douleur du trauma.

Selon les catégories de Michel de M'Uzan, cela se situerait plus près de la répétition de l'identique que de la répétition du même. Toutefois, ce n'est pas une répétition de pure décharge ; malgré les réticences de la mère, les personnages veulent être mis en scène ; ils veulent sortir de l'impasse dans laquelle ils se trouvent, se libérer de leur *impassé*. Ils souhaitent parvenir à *mettre au passé* les choses hideuses qui les hantent. Une mise au passé comme celle visée par le travail d'analyse, où le refoulé, le clivé, voire le forclos, se (*re-*)présentent dans l'actualité du transfert et par là pourront se vivre au présent, puis, selon les mots d'Augustin, commenceront à rejoindre le passé.

Théâtre dans le théâtre, le drame des *Six personnages* reste pour nous spectateurs de l'ordre de la représentation et Pirandello a dû user de tout son génie créateur pour nous donner au moins l'intuition de la *chose* qui, sise au cœur de cette représentation théâtrale, se (*re-*)présente et donne son pouvoir à la dramaturgie. Bien entendu, *toute* pièce de théâtre digne de ce nom, comme toute authentique œuvre d'art, réussit à nous faire sentir une réelle présence à travers l'artifice de la représentation. Avec ses *Six personnages en quête d'auteur*, Pirandello a néanmoins cherché à aller au-delà, à mettre en pleine lumière la part non scénique, actuelle, que l'art théâtral sait d'ordinaire habiller scéniquement. Dans ce sens, cette œuvre de Pirandello est une réflexion méta-théâtre, voire métapsychologique, sur les ressorts du théâtre. Elle nous renseigne aussi sur le difficile passage de l'actuel à la temporalité ordinaire. En nous montrant ce qui tend à se (*re-*)présenter sans encore être représentation, la pièce met en relief ce mécanisme intermédiaire qui s'avère dans les *Six personnages* un moment actuel d'une grande force dramatique. La (*re-*)présentation est un moment douloureux, mais nécessaire ; d'abord résistance à l'élaboration, elle peut devenir le guide le plus sûr pour y parvenir.

La répétition dans le transfert peut aussi parfois sembler se loger au plus près d'une répétition de l'identique ; elle paraîtra alors conduire l'analyse vers une impasse, mais la plupart du temps elle s'avérera une répétition au sens de la (*re-*)présentation dont les multiples occurrences pourront converger et susciter l'acte d'interprétation, rendant possible un effet d'après-coup. Entre les deux types de répétition mis en relief par Pontalis, agir de décharge et

répétition transférentielle potentiellement porteuse de sens, il y a donc lieu d'insérer ce qui se (re-)présente dans le transfert, ce qui est à la fois une répétition *et* une forme fruste de la représentation. Elle ramène sur le site analytique des situations qui, pour paraître extrêmes au moment où elles sont vécues, pourront à la fin trouver une issue du côté du psychique. Ce plan intermédiaire est peut-être ce que Freud avait à l'esprit lorsqu'il proposait que dans le cadre de la cure, il faut attraper la mise en acte « *in statu nascendi* » (Freud, 1914g, p. 193), à l'état naissant. Cela se produit si la poussée vers l'agir n'est pas forte au point d'empêcher toute amorce de liaison. Freud attribuera plus tard ce rôle d'amorce à la contrainte de répétition, conçue comme une tentative (réussie dans le jeu de la bobine, mais ratée dans les névroses traumatiques) de lier la quantité d'excitation qui a causé le traumatisme.

Pour donner lieu à une véritable symbolisation cette forme fruste de représentation exigera, comme l'écrit Jacques André, une écoute et une interprétation. Le transfert ne se passe pas ailleurs que dans une situation intersubjective, et la disponibilité de l'analyste à l'accueillir peut faire toute la différence. Sauf qu'écoute et interprétation, qui sembleraient l'ordinaire du psychanalyste, peuvent, dans certaines situations-limites, être mises à mal par une « actualité » rebelle à toute « prise » dans le rets du sens.

Au-delà de l'interprétation

J'ai déjà présenté cet épisode de l'analyse de Solange (Scarfone, 2006b, pp. 27-44). Je n'en reprendrai pas l'histoire sinon pour dire que, au cours d'une analyse qui avait été jusque-là des plus satisfaisantes, un transfert très intense s'était développé qui nous a conduits à une impasse. Celle-ci s'est manifestée chez Solange à la veille de la longue interruption estivale par une grave insomnie tout aussi rebelle à mes interprétations qu'à la médication qu'un médecin lui avait prescrite. Cela commença peu après que je lui ai communiqué les dates de mes vacances. Un premier sens que j'ai tenté de donner à ce symptôme était qu'il visait à me faire me soucier d'elle pendant mon absence, voire à me culpabiliser de la quitter. Ce n'était probablement pas faux ; mais l'interprétation ne fut suivie d'aucun effet.

Comme on peut s'en douter, l'insomnie avait de sérieuses conséquences sur le bien-être de Solange ; c'était très grave aussi pour sa vie professionnelle, Solange devant lire chaque jour des centaines de pages de texte, ce qui lui fut bientôt impossible. Par conséquent, plus les vacances approchaient, plus son angoisse augmentait de ne pas retrouver le sommeil, créant un cercle vicieux. Augmentait aussi une colère apparue par la même occasion et que je

ne lui connaissais pas. Au point qu'un jour elle a menacé de « tout casser » dans mon cabinet si je ne faisais pas quelque chose qui puisse la soulager. Je lui ai alors offert d'intensifier notre travail avant mon départ, la voyant tous les jours de la semaine, mais au début ce fut sans grand profit. Les séances étaient devenues de stériles manifestations d'humeur. Solange n'avait que ses nuits blanches à me relater, sans rêves ni associations ; sa colère devenait de plus en plus une rage que mes interventions n'arrivaient pas à calmer. Cela culmina lors d'une séance où, s'étendant sur le divan puis se relevant sans cesse, faisant les cent pas, pleurant et élevant la voix, elle s'étendit à nouveau et sanglotant, me supplia de « faire quelque chose ». Ne trouvant plus de ressource « analytique » en moi, je lui ai alors dit : « Je ne ferai que ceci, mais ceci je peux le faire si cela peut vous soulager » et j'ai étendu mon bras pour déposer doucement ma main sur son front. Solange s'est alors calmée, des larmes ont coulé sur ses joues, et nous sommes restés ainsi en silence pendant quelques minutes, jusqu'à la fin du temps de la séance au bout duquel Solange partit sans rien dire. Elle revint le lendemain m'apprendre qu'elle avait dormi la nuit entière. Dans le peu de séances qui restaient, l'analyse reprit un cours plus ordinaire et je pus partir en vacances moi aussi, soulagé ; mais cette crise transférentielle n'a pas fini de me donner matière à réflexion. Je veux donc apporter ici les plus récentes trouvailles que j'ai pu faire à propos de cet épisode.

Dans l'article où j'ai relaté cette histoire, j'avais esquissé quelques aspects de l'analyse de Solange qui m'apparaissaient avoir conduit vers la situation critique que nous avons vécue, telle l'émergence d'une imago maternelle dangereuse, sévissant contre la relation très chargée de libido entre Solange et son père. J'en avais conclu dans l'article que mon geste apaisant avait substitué du maternel tendre à l'imago maternelle violente (une baleine dévorante) qui s'était présentée dans le cours récent de l'analyse. Je crois toujours qu'il y a du vrai dans cette vue, mais j'avais aussi proposé que le travail même d'analyse, très « classique », si ce mot a un sens, est ce qui avait conduit jusqu'à cet « ombilic » de la cure. Ombilic que je ne peux m'empêcher maintenant de situer au plan « un » de l'actuel, le plan « animique », là où le langage se révèle insuffisant, où nous touchons à une strate d'aphasie.

À la faveur d'un travail récent d'écriture (Scarfone, 2012), j'ai réalisé que l'incident de la main sur le front faisait partie d'un écheveau beaucoup plus complexe que je ne l'avais imaginé et j'ai mieux compris en quoi mon geste – qui n'était pas un « agir » brut, mais dont j'ignorais néanmoins les racines inconscientes – résultait d'un nœud actuel de mon contre-transfert. Il me faut donc reprendre un aspect de l'histoire de Solange qui se présente désormais à moi sous un jour plus net.

Quand Solange était encore enfant, son père, quelque temps avant sa mort, avait dû être amputé d'une jambe. Ce qu'il faut mentionner à présent est que, après l'amputation, le père avait ramené à la maison une prothèse, une jambe artificielle qu'il n'utilisait jamais et qui restait rangée dans une armoire. Solange m'avait plus d'une fois raconté ses visites répétées de cette armoire et sa contemplation, avec un mélange de sentiments, de cette « jambe » inquiétante et fascinante. Ce que je ne pouvais dire à Solange, c'est que j'avais moi-même vécu une expérience semblable. Lorsque, enfant, je visitais la maison de mon grand-père, j'allais souvent à la dérobée ouvrir un tiroir pour y contempler, avec un léger frisson, la prothèse du bras qu'il avait perdu lors de l'affreuse bataille de Caporetto, durant la Première Guerre mondiale. Comme le père de Solange, mon grand-père n'aimait pas s'embarrasser de ce membre artificiel qui n'avait qu'un rôle esthétique, sans aucune des fonctionnalités qu'offrent les prothèses aujourd'hui.

À l'époque, la similitude de nos deux anecdotes m'avait semblé n'être qu'une de ces coïncidences qui font que nous prenons plus volontiers en analyse des personnes dont l'histoire comporte, à notre insu, quelque chose qui résonne avec la nôtre. Jusqu'au jour où, écrivant sur mon grand-père et son bras amputé, je me suis revu étendant le bras vers le front de Solange dans un geste désespéré. J'ai vu alors mon geste surgir à la manière d'un rêve, émergeant du mycélium de nos deux histoires d'enfance, nouées à l'intersection d'un « membre manquant ».

Que s'était-il passé en effet durant ces séances où Solange allait de plus en plus mal et où je me sentais de plus en plus dépassé par les événements, sinon une sorte d'amputation de ma fonction analytique, une castration entraînant un sentiment d'impuissance grandissante à mesure que la date du départ approchait ? L'extension de mon bras m'apparaît désormais comme une solution « actuelle » au sens du « second moment ». À crise actuelle (au sens premier), réponse actuelle (au sens second). Certes, mon geste n'était pas d'emblée symbolique, mais symbolisant – comme on parle de somatisations symbolisantes, (Dejours 2001) –, surdéterminé par nos deux expériences infantiles chargées de mystère et d'inquiétante étrangeté.

On peut dire que jusqu'à la mise en place de la névrose de transfert, nous avions travaillé, Solange et moi, dans une sorte de complicité inconsciente. La patiente « répondait » au travail d'analyse sur des plans divers : rêves, souvenirs, levée de symptômes, ce qui évidemment me donnait l'impression que tout allait pour le mieux. Un des effets de ce transfert positif m'apparaît aujourd'hui avoir été que Solange avait désinvesti le phallus paternel et transféré sur la personne de l'analyste ses motions de désir. Cependant, l'annonce de mes vacances alors qu'elle se trouvait au sommet de son investissement transférentiel revenait

à lui signifier que je la priverais, en partant, de ce qu'elle avait déposé en moi. J'allais partir en emportant le phallus, la laissant démunie et seule, castrée et exposée à la menace de l'imaginaire maternel phallique récemment apparue sur la scène de l'analyse, sans jeu de la bobine par lequel symboliser mon absence. Solange a donc réagi de la manière que j'ai dit, mais il faut noter que cette réaction a consisté à nous rendre tous deux impuissants. Avec son insomnie totale, il n'y avait plus de rêves, plus de souvenirs, plus d'associations ; il n'y avait qu'une demande pressante de « faire quelque chose » ; le matériel psychique était abrasé, il ne restait que l'urgence « actuelle », ce qui me plongeait à mon tour dans une paralysie, m'amputait de ma fonction d'analyste. Castration que mon geste pallierait à plus d'un titre : 1) il rétablissait mon intégrité corporelle qui, dans mon imaginaire, s'était retrouvée manquant d'un membre (activation de l'identification à mon grand-père amputé) ; 2) il gratifiait Solange du phallus manquant, bien que, comme dirait Freud, avec un « déplacement vers le haut » ; 3) il montrait à Solange mon souci d'apaiser son désarroi et la faisait renouer avec un soin maternel tendre à son endroit.

Comme j'ai déjà écrit ailleurs, je ne propose pas mon geste comme « nouvelle technique ». Je rapporte ce qui est arrivé pour voir quel enseignement peut offrir un geste inopiné qui a néanmoins permis, je crois, que cette analyse ne tourne pas à la catastrophe. Dans le cadre de ce que j'ai proposé ici, on peut dire que voilà un cas où se vérifie d'une part la « fin de la représentation » et où ce qui se (re-)présente prend des formes inattendues, y compris pour l'analyste. Cela illustre d'autre part la reprise du mouvement vers la symbolisation à partir d'une impasse actuelle. Notons que ce qui est vrai d'un geste comme le mien vaut aussi bien pour l'interprétation elle-même. Commentant une intervention célèbre de Winnicott, Gantheret écrit :

L'énoncé s'impose spontanément, mais ce n'est que par la vertu d'un *acte* qui est l'énonciation, par l'intervention d'un agir qui en principe est antinomique au parler : une antinomie dont la méthode analytique fait un principe et dont pourtant l'interprétation est la transgression (Gantheret, 2013, pp. 95-96).

*

Une autre dimension de l'événement digne de mention est que, étendant mon bras après avoir prononcé quelques mots, nous sommes restés, Solange et moi, en silence. Or, comme l'écrit Josef Ludin (2009), « il y a peu de choses qui rendent la présence plus présente que le silence ! » Cette présence silencieuse, tant la mienne que celle de Solange, a-t-elle été, tout autant que le geste lui-même, de nature à nous faire décoller de l'actualité douloureuse et à relancer la psyché du côté de la représentation ? Le silence et l'immobilité pendant que ma main restait pour quelques minutes déposée sur son front ont-ils constitué

pour Solange le noyau opaque, la « chose » au centre de mon être énigmatique, au moment même où toutes sortes d'images pouvaient venir l'habiller psychiquement (par exemple, l'éprouver comme une main maternelle qui vérifie si son enfant a la fièvre) ?

De mon côté, j'étais conscient que je cédaï au besoin et à la demande insistante de « faire quelque chose » et je m'inquiétais à l'idée que je venais de créer un précédent qui nous suivrait longtemps dans l'analyse. Mais il n'en fut rien. Je suis aujourd'hui porté à croire que mon geste a ranimé la « vie d'âme » de la chimère analytique (de M'Uzan) qui était paralysée, et a ainsi mobilisé le corporel psychique à partir de la strate primordiale, animique, qui se manifestait sur le mode actuel par l'insomnie rebelle et nous privait de rêves et autres productions psychiques ; insomnie ayant pris chez Solange les caractéristiques d'une véritable névrose actuelle, noyau rebelle de sa névrose de transfert. Dans ce cas, quoi d'étonnant que la situation analytique doive être pensée comme lieu de séduction originaire (Laplanche, 1991) et la séance d'analyse comme une zone érogène (de M'Uzan, 2006) ?

Le feu avait réellement embrasé la scène analytique ; la représentation avait été longuement et gravement perturbée, jusqu'à s'interrompre, activant chez l'analyste une fonction autre que celle qui consiste à interpréter. Serait-il toutefois exagéré de croire que la « situation », elle, était restée « analysante » ? Il me semble que, à des degrés très variables, des incidents analogues peuvent survenir dans n'importe quelle analyse. Les publications de langue anglaise foisonnent de nos jours de références au concept d'*enactment* par lequel on désigne une mise en acte non délibérée de la part de l'analyste (W. Bohleber, P. Fonagy et coll., 2013).

Le sens commun et l'intouchable

Une autre particularité de la scène avec Solange, c'est qu'elle engageait le toucher. Le toucher est une modalité sensorielle fondamentale dont les autres sens semblent dériver. Le goût et l'odorat dépendent de ces micro-touchers que sont l'arrivée des molécules de substance sur les récepteurs de la langue, du palais ou de la muqueuse nasale. L'ouïe est aussi une affaire de contact, les ondes sonores agitent l'air qui percute le tympan, celui-ci animant à son tour marteau et étrier. La vue ? Merleau-Ponty la considère comme une variante de la palpation tactile (Merleau-Ponty, 1964, p. 175). Il cite aussi Herder, pour qui « l'homme est un *sensorium commune* perpétuel, qui est touché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre » (Merleau-Ponty, 1945, p. 271). Ce « sens commun », à ne pas confondre avec l'« opinion commune » que l'expression désigne

d'habitude, est un concept qui a cheminé depuis l'Antiquité à travers les œuvres philosophiques, médicales et autres. Dans un ouvrage exceptionnel, Daniel Heller-Roazen (2007) en a fait un repérage historique et épistémologique qui porte à penser que le fameux « *sensus communis* » que tant de penseurs ont invoqué à travers les siècles pourrait bien n'être que le sens du toucher en tant qu'il concerne ce que Merleau-Ponty, cité *in extenso* par Heller-Roazen, appelle *l'intouchable*. Je reprends ici la citation :

Toucher et se toucher (se toucher = touchant-touché). Ils ne coïncident pas dans le corps : le touchant n'est jamais exactement le touché. Cela ne veut pas dire qu'ils coïncident « dans l'esprit » ou au niveau de la « conscience ». Il faut quelque chose d'autre que le corps pour que la jonction se fasse : elle se fait dans *l'intouchable*. Cela d'autrui que je ne toucherai jamais. Mais ce que je ne toucherai jamais, il ne le touche pas non plus, pas de privilège du soi sur l'autre ici, ce n'est donc pas la conscience qui est l'intouchable (Merleau-Ponty, 1964, p. 305).

Et Merleau-Ponty de mentionner, juste après, l'inconscient, dans un parallèle qui me semble venir à point quand j'essaie de penser l'épisode du toucher du front de Solange :

L'intouchable, ce n'est pas un touchable en fait inaccessible, – l'inconscient, ce n'est pas une représentation en fait inaccessible. Le négatif ici n'est pas un *positif qui est ailleurs* (un transcendant) – C'est un vrai négatif [...] un originaire de *l'ailleurs*, un *Selbst* qui est un Autre, un Creux (*ibid.*, p. 306).

Dans la phénoménologie de Merleau-Ponty, et dans sa notion de *chair*, je crois voir une ouverture par laquelle mieux comprendre l'effet apaisant de mon toucher quand plus rien n'était à ma portée comme analyste. Comme on l'a vu, dans ce geste dérisoire s'affirmait une tentative d'atteindre Solange dans la solitude de son désarroi, tentative révélatrice de mon propre désarroi et de mon sentiment d'être fin seul à devoir affronter, sans savoir comment, une situation à la fois inédite et urgente. Deviendrait-il pensable, en suivant Merleau-Ponty, que dans l'affirmation opérée par le toucher, s'activait en fait la « vraie négativité » susceptible d'ouvrir à nouveau les canaux de communication entre la *chose* et ses attributs, entre l'*actuel* et le *psychique*, au lieu de laisser Solange empêtrée dans une « névrose actuelle » reconduite dans le transfert ? Ou suis-je, au contraire, en train de vouloir à tout prix trouver une vertu à mon geste désespéré quand je souligne la relance du processus d'analyse qui s'en est suivie ? L'issue de la crise transférentielle est bien de nature à me faire supposer qu'à travers l'apparente positivité d'un acte s'est quand même faulxé un certain « travail du négatif », pour reprendre l'expression de Green (1993). Dans le chapitre intitulé « Hegel et Freud » de son ouvrage éponyme, Green écrit, dans la même veine que Merleau-Ponty :

Il faut comprendre que le statut du négatif présente cette particularité d'être à la fois envers du positif, connotation d'un type de valence contraire à ce qui est affirmé en premier, *mais*

qu'il est aussi révélation d'un être radicalement autre que celui du positif, de telle sorte que l'approche de celui-ci par les moyens qui lui sont appropriés ne suffira jamais à en cerner la nature (Green, 1993, p. 56).

L'intouchable me paraît correspondre à ce radicalement autre et s'apparenter par le fait même à ces autres figures négatives que j'ai essayé de cerner, comme l'*impassé* et plus généralement l'*actuel*. Actuel dont l'apparente positivité n'empêche que pour le caractériser nous sommes obligés de parler de ce qui lui manque, notamment un « habillage psychique ». Dans ce sens, sa nature de « présentation » ne peut pas être appréhendée positivement ; ce qui se présente est de l'ordre de la « chose » et ne peut que susciter angoisse, à moins d'acquérir des attributs représentables à travers la contrainte de (re-)présentation.

Éthique et connaissance de l'inconscient

Le « vrai négatif », le creux, l'intouchable, il est important de noter que ce ne sont pas des entités métaphysiques, mais dépendent d'une disposition fondamentale qui est exigée en premier lieu de l'analyste. C'est ce qu'en ouverture à ce travail je nommais, suivant Lyotard, *passibilité*, autre mot pour désigner une passivité assumée. Mais n'ayons pas peur des mots, et surtout pas du mot « passivité », si nous considérons que la psychanalyse nous fait rencontrer le mot et la chose aux sources de ce que nous faisons. Passivité, d'abord, de l'*infans* dans la situation anthropologique fondamentale, puisque exposé à un « plus de message » de la part de l'autre, du *Nebenmensch*. Actif et secourable, celui-ci, avec son message compromis, n'est pas moins source d'une expérience où se révèle chez l'*infans* une incapacité à traduire, à comprendre : un contact avec *la chose* dans le complexe de perception. Passivité, ensuite, que la règle fondamentale de l'analyse nous invite à assumer afin de pouvoir faire l'expérience d'un décentrement qui ne soit pas la simple relocalisation du centre dans l'autre, mais un décentrement radical par lequel analysant et analyste deviennent pour un temps « a-centrés ». En pratique, cela demande de donner temporairement congé au narrateur interne qui n'a de cesse de reprendre, en tant qu'histoire sue, ce que le travail d'analyse ramène sur le devant de la scène, au lieu de laisser les personnages en quête d'auteur se (re-)présenter et vivre leur drame dans toute son actualité. Les laisser se « produire » jusqu'à ce que les éléments ainsi activés puissent, non pas trouver une place qui leur aurait été réservée par quelque préscience, mais bouleverser la scène, l'exhausser, l'élever vers un plan nouveau et imprévu.

Si l'incident que j'ai rapporté de l'analyse de Solange ne se veut pas exemplaire, cela ne l'empêche pas d'être instructif. S'il est, comme je le crois, une version à fort grossissement de quantité de petits incidents du même genre survenant dans toute analyse, il appartient alors à la série des ratés inévitables du psychique, des passages à vide révélant l'animique comme l'envers d'une œuvre peinte révèle l'armature en bois de la toile. Armature actuelle au premier sens, mais pouvant être récupérée par l'artiste pour donner à l'œuvre plus d'actualité. Je pense ici à l'armature de la toile que nous montre Velázquez dans son célèbre tableau *Las Meninas*, œuvre souvent commentée⁴⁴, et où l'endos de la toile figurant dans le tableau donne à l'ensemble, avec d'autres éléments, une présence prodigieuse. Tableau dans le tableau chez Velázquez, théâtre dans le théâtre de Pirandello, pourtant dans aucun des deux cas il n'y a mise en abyme, régression à l'infini ; l'actuel procure au contraire un cran d'arrêt, un point de capiton à la représentation qui dès lors semble nous être adressée.

Des moments actuels, petits et grands, se produisent sans doute très souvent et font en sorte que l'on ne saurait être en analyse toute la séance durant. Comment se fait alors la reprise et la perlaboration ? Freud, dans le texte où il se proposait d'en parler, ne le dit pas, laissant entendre que tout analyste sait cela. Winnicott fait la même chose dans son texte sur « L'utilisation de l'objet ». Vers la fin de l'article, où l'on s'attendrait qu'il révèle enfin ce que c'est qu'utiliser un objet, et en particulier l'analyste, il affirme, sans plus, que tout analyste sait cela. En discutant ces deux exemples⁴⁵, j'ai posé que Freud et Winnicott étaient tout à fait congruents avec ce dont il s'agissait – qu'on ne peut pas décrire positivement quoi ou comment perlaborer, ni comment utiliser l'analyste, sans du même coup bloquer ces mêmes processus, puisque notre descriptif à nous, analystes, a tôt fait de se muer en prescriptif, barrant la route à l'autonomie et à la créativité de l'analysant. C'est un des sens que prend pour moi cette autre prescription, cette fois nécessaire, que formule Laplanche quant aux refusements de l'analyste, et tout d'abord le refusement fait à soi-même de savoir.

Ce refusement signe une autre forme de la passivité assumée : accepter d'entendre sans se presser de comprendre ; se refuser de comprendre afin de laisser le passage à de l'inouï. Dans le cas de Solange, c'est sans faire exprès que je me suis trouvé dans un manque à comprendre ; mais je crois aujourd'hui que la crise bruyante que nous avons vécue venait à la place d'un besoin criant

44. Notamment par Michel Foucault (1966).

45. J'ai montré ce parallèle entre Freud et Winnicott dans Scarfone, 2004, pp. 109-123, repris dans Scarfone (2012).

de toucher à de l'incompris, parce que c'est cela la *chose* qui gît comme reste intraduisible sous les nombreuses couches de compréhensions successives.

Je disais des refusements qu'ils sont prescrits, mais aucune prescription ne fonctionne sans une base qui en assure l'applicabilité. Si le refusement de comprendre, si la passivité assumée de l'analysant et celle demandée au moi de l'analysant sont justifiées, c'est de reposer sur une passivité radicale, « plus passive que toute réceptivité » (Levinas, 1978, p. 81). Je m'appuie ici sur la pensée d'Emmanuel Levinas qui, de n'être pas très disert sur la psychanalyse, n'en est que plus intéressant pour nous, dans la mesure où il semble tracer un bord décisif au domaine où notre discipline peut œuvrer sans que ce soit par un projet délibéré de s'accorder avec Freud⁴⁶. La pensée philosophique de Levinas contient une réflexion sur l'éthique apte à nous orienter lors des ratés du psychique, quand le feu est pris au théâtre.

Nous sommes, dans ces moments, éjectés de notre position d'écoute et d'interprétation, sommés de nous rappeler que l'analysant, c'est Autrui, et que cet Autrui nous assiège, nous persécute, que nous en sommes l'otage. Persécution qui n'est pas « délire de persécution », mais persécution inévitable du fait que le rapport premier à cet Autrui est fondé sur une éthique de la responsabilité. Éthique qui, par conséquent, ne se surajoute pas à notre pratique comme le ferait un code de déontologie, mais éthique qui est la condition même de notre accès à une quelconque connaissance de l'inconscient. C'est de nous offrir comme otages du transfert que quelque chose de l'inconscient pourra se présenter à nos oreilles. Notre éthique est aussi notre épistémique.

La passivité dont parle Levinas est donc « plus passive que toute réceptivité » parce qu'il ne nous est pas *demandé* d'être passif ou réceptif. Nous nous *découvrons* immergés dans cette passivité fondamentale que nous ne pouvons qu'assumer ou refuser. Ne dirait-on pas alors que lorsque l'analysant s'offre à la « prise » qu'est le transfert, il accepte implicitement, qu'il le sache ou non, un statut d'otage qui n'a au départ rien à voir avec une technique ou une méthode ? Technique et méthode analytique ne sont au contraire possibles que du fait de s'appuyer sur cette passivité d'origine. La prescription de refusement faite aux analystes n'est donc pas un forçage arbitraire, mais reprend sous la forme d'une pratique assumée notre condition de base, condition que notre vision égo-centrée du monde nous fait à divers degrés dénier, refouler, esquiver ou alors enjoliver comme offre généreuse et imaginative faite à l'autre dans le cadre d'un échange purement consensuel. Or, s'il y a en effet contrat et consensus à s'engager dans ce rapport, il reste que cela n'a rien de l'artifice

46. Viviane Chétrit-Vatine (2012) a récemment publié sa thèse de doctorat portant justement sur des aspects de la pensée de Levinas en rapport avec la psychanalyse.

purement « théâtral », au sens du « jeu de rôles ». Cela, on le soupçonnait déjà quand Freud a présenté le transfert comme incendie au théâtre. Levinas nous apprend que le théâtre lui-même n'est qu'une des versions possibles de notre vie d'assiégés, mais qui ne nous dédouane pas de notre responsabilité. Ce que Pirandello a mis en évidence, toute bonne pièce de théâtre le met aussi en jeu, mais implicitement. De sorte que lorsque Shakespeare nous informe que « *the world is a stage* », il ne nous console pas ; sur cette scène du monde, nous incarnons bien un personnage, mais cela ne nous allège pas du poids actuel de la douleur, de l'histoire-chose incompréhensible. Histoire « pleine de bruit et de fureur et ne signifiant rien », mais à laquelle nous n'avons d'autre choix que d'apporter un habillage psychique qui nous permette de nous en former un récit, une vision, une théorie personnelle viable.

Dominique Scarfone
825, avenue Dunlop
Montréal (QC)
H2V 2W6
Canada
dscarfone@gmail.com

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Abraham N., *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978.
- André J., L'événement et la temporalité, *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXIII, n° 5, 2009.
- André J. et coll., *Comprendre en psychanalyse*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2012.
- Anzieu D., *Le Moi-peau*, Paris, Dunod, 1985.
- Arasse D., *L'Annonciation italienne*, Paris, Hazan, 1999.
- Arendt H. (1971), *The Life of the Mind*, Harcourt Brace & Co, San Diego ; trad. fr. *La Vie de l'esprit*, Paris, Puf, 1981.
- Augustin (c. 400), *Les Confessions*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964.
- Aulagnier P., *La Violence de l'interprétation*. Du pictogramme à l'énoncé, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 1975.
- Aulagnier P., Se construire un passé, exposé théorique, *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, n° 7, Bayard Éditions, 1989.
- Biche J.-M. (1998), Du chaos, de la temporalité, et de la métapsychologie entre autres, *Trans*, n° 9, « L'Artefact », 1998, p. 31. Accessible à cette adresse : <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T9/9-Biche.pdf>
- Bohleber W., Fonagy P. et coll. (2013), Towards a better use of psychoanalytic concepts : A model using the concept of enactment. *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 94, p. 501-530.
- Bourguignon A. et coll., *Traduire Freud*, Paris, Puf, 1989.

- Breuer J., Freud S. (1893a [1892]), Du mécanisme psychique des phénomènes hystériques, *Études sur l'hystérie*, OCF-P, II, Paris, Puf, 2009.
- Chétrit-Vatine V., *La Séduction éthique dans la situation analytique : aux origines féminines/maternelles de la responsabilité pour l'autre*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 2012.
- Coblence F., *Les Attraites du visible*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2005.
- Coblence F., La vie d'âme. Psyché est corporelle. *Revue française de psychanalyse*, vol. LXXIV, n° 5, 2010.
- Dejours C., *Le Corps d'abord*, Paris, Payot, 2001.
- Derrida J., Freud et la scène de l'écriture, *L'Écriture et la Différence*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1967.
- Donnet J.-L., De la règle fondamentale à la situation analysante, *Revue française de psychanalyse*, vol. LXV, n° 1, 2001, p. 243-257.
- Ferenczi S. (1932), Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, *Psychanalyse IV*, Paris, Payot, 1982.
- Foucault M., *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1966.
- Freud S. (1891b), *Contribution à la conception des aphasies*, Paris, Puf, 1893.
- Freud S. (1950c [1895]), *Projet d'une psychologie*, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1895d [1893-1895]), Sur la psychothérapie de l'hystérie, *Études sur l'hystérie*, OCF-P, II, Paris, Puf, 2009.
- Freud S. (1985c [1887-1904]), Lettre du 22 février 1896, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1985c [1887-1904]), Lettre du 21 septembre 1897, *Lettres à Wilhelm Fliess*, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1896b), Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, trad. fr. J. Laplanche, Paris, Puf, 1973 ; OCF-P, III, 1989 ; GW, I.
- Freud S. (1898b), Sur le mécanisme psychique de l'oubliance, OCF-P, III, Paris, Puf, 1989, p. 245-251.
- Freud S. (1900a), L'interprétation du rêve, OCF-P, IV, Paris, Puf, 2003.
- Freud S. (1905e [1901]), Fragment d'une analyse d'hystérie, OCF-P, VI, Paris, Puf, 2006.
- Freud S. (1908a), Les fantaisies hystériques et leur relation à la bisexualité, OCF-P, VIII, Paris, Puf, 2007.
- Freud S. (1912b), La dynamique du transfert, OCF-P, XI, Paris, Puf, 1998.
- Freud S. (1914g), Remémoration, répétition et perlaboration, OCF-P, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1915a [1914]), Remarques sur l'amour de transfert, OCF-P, XII, Paris, Puf, 2005.
- Freud S. (1915c), Pulsions et destin de pulsions, OCF-P, XIII, Paris, Puf, 1988.
- Freud S. (1915d), Le refoulement, OCF-P, XIII, Paris, Puf, 1988.

- Freud S. (1915e), L'inconscient, *OCF-P*, XIII, Paris, Puf, 1988.
- Freud S. (1916-1917a), Leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCF-P*, XIV, Paris, Puf, 2000.
- Freud S. (1920g), Au-delà du principe de plaisir, *OCF-P*, XV, Paris, Puf, 1996.
- Freud S. (1923b), Le moi et le ça, *OCF-P*, XVI, Paris, Puf, 1991.
- Freud S. (1925a [1924]), Note sur le « Bloc magique », *OCF-P*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1925h), La négation, *OCF-P*, XVII, Paris, Puf, 1992.
- Freud S. (1930a [1929]), Le malaise dans la culture, *OCF-P*, XVIII, Paris, Puf, 1994.
- Freud S. (1933a [1932]), La décomposition de la personnalité psychique, Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, *OCF-P*, XIX, Paris, Puf, 1995.
- Gagnebin M., de Milly J. (dir.), *Michel de M'Uzan ou le saisissement créateur*, Paris, Champ-Vallon, coll. « L'or de l'Atalante », 2012.
- Gantheret F., Une forme de temps, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 41, « L'épreuve du temps », 1990.
- Gantheret F., Traces et chair, *Moi, monde, mots*, Paris, Gallimard, coll. « Tracés », 1998.
- Gantheret F., *Les Multiples Visages de l'Un. Le charme totalitaire*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2013.
- Gopnik A., Meltzoff A.N., *Words, Thoughts and Theories*, Cambridge, MIT Press, 1997.
- Green A., De l'Esquisse à L'Interprétation des rêves : coupure et clôture, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 5 « L'espace du rêve », 1972, p. 155-180.
- Green A., *Le Travail du négatif*, Paris, Éditions de Minuit, 1993.
- Green A., *Le Temps éclaté*, Paris, Éditions de Minuit, 2000.
- Guenancia P., *Le Regard de la pensée. Philosophie de la représentation*, Paris, Puf, coll. « Fondements de la politique », 2009.
- Heller-Roazen D. (2007), *The Inner Touch. Archaeology of a Sensation*, Brooklyn, Zone Books ; trad. fr. *Une archéologie du toucher*, Paris, Le Seuil, 2011.
- Imbeault J., *Mouvements*, Paris, Gallimard, coll. « Tracés », 1997.
- Imbeault J., Petit et grand infantile, *Le Fait de l'analyse*, n° 8, « La maladie sexuelle », 2000, p. 23-43.
- Jullien F., *Cinq concepts proposés à la psychanalyse*, Paris, Grasset, 2012.
- Kahn L., La petite maison de l'âme, *La Petite Maison de l'âme*, Paris, Gallimard, 1993, p. 33-54.
- Kahn L., *L'Écoute de l'analyste. De l'acte à la forme*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 2012.
- Klein É., *Les Tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 2004.
- Lacan J. (1954), Réponse au commentaire de Jean Hyppolite, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
- Lacan J. (1954-1955), *Le Séminaire, livre III – Les psychoses*, Paris, Éditions du Seuil, 1980.
- Lacan J. (1959-1960), *Le Séminaire VII – L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Éditions du Seuil, 1986.
- Laplanche J. (1970), *Vie et mort en psychanalyse*, (édition revue et augmentée), Paris, Flammarion, 1989.

- Laplanche J., *Problématiques I. L'Angoisse*, Paris, Puf, 1980.
- Laplanche J., *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, Puf, 1987.
- Laplanche J., Du transfert : sa provocation par l'analyste, *Le Primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1991.
- Laplanche J., *Le Fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Paris, Éditions Synthélabo, coll. « Les empêcheurs de penser en rond », 1993.
- Laplanche J., *Sexual. La sexualité élargie au sens freudien*, Paris, Puf, 2007.
- Leclaire M., Scarfone D., Vers une conception unitaire de l'épreuve de réalité, *Revue française de psychanalyse*, vol. LXX, n° 3, 2000, p. 885-912.
- Leclaire M., Scarfone D., Épreuve de réalité et jeu, *Revue française de psychanalyse*, vol. LXVIII, n° 1, 2004, p. 19-37.
- Levinas E., *Le Temps et l'Autre*, Paris, Puf, coll. « Quadrige », 1948.
- Levinas, E., *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Amsterdam, Martinus Nijhoff, 1978.
- Levinas, E., *Éthique comme philosophie première*, Paris, Rivages, 1992.
- Ludin J., Au-delà du sens : la présence comme fondement du transfert, *Tribune psychanalytique*, vol. IX, « Présences », 2009.
- Lytard J.-F., *L'Inhumain. Causeries sur le temps*, Paris, Galilée, 1988.
- Lytard J.-F., *Lectures d'enfance*, Paris, Galilée, 1991.
- M'Uzan M. de (1970), Le même et l'identique, *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.
- M'Uzan M. de (1974), Le processus psychanalytique et la notion de passé, in Duparc F. (dir.), *L'Art du psychanalyste. Autour de l'œuvre de Michel de M'Uzan*, Lausanne, Delachaux et Niestlé, 1998.
- M'Uzan M. de, *La Bouche de l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 1996.
- M'Uzan M. de, *Aux confins de l'identité*, Paris, Gallimard, coll. ; « Connaissance de l'inconscient », 2004.
- Merleau-Ponty M., *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1945.
- Merleau-Ponty M., *Le Visible et l'Invisible*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1964.
- Peirce C.S. (1894), What is a sign?, *The Essential Peirce*, vol. II (1893-1913), (Edited by the Peirce Edition Project) Bloomington, Indiana University Press, 1998, p. 4-10.
- Pirandello L., *Six personnages en quête d'auteur*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1977.
- Pontalis J.-B., Question de mots, *Après Freud*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1968.
- Pontalis J.-B., Bornes ou confins ?, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 10, « Aux limites de l'analysable », 1974, p. 5-16.
- Pontalis J.-B., *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.
- Pontalis J.-B., *La Force d'attraction*, Paris, Le Seuil, coll. « Bibliothèque du xx^e siècle ».
- Pontalis J.-B. (1994), La saison de la psychanalyse, *Trans*, n° 4 (consultable sur le site <http://mapageweb.umontreal.ca/scarfond/T4/4-Pontalis.pdf>) ; in *Ce temps qui ne passe pas*, Gallimard, coll. « tracés », 1997.

- Pragier, G., Faure-Pragier S (1990), *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, Paris, Puf, coll. « Le fil rouge », 2007.
- Rolland J.-C., *Guérir du mal d'aimer*, Paris, Gallimard, coll. « Tracés », 1998.
- Rolland J.-C., La loi de Lavoisier s'applique à la matière psychique, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 2, « Dire non », 2000, pp. 19-36.
- Roussillon R., Épreuve « d'actualité » et épreuve « de réalité » dans le face-à-face « psychanalytique », *Revue française de psychanalyse*, vol. LV, n° 3, 1991, pp. 581-595.
- Scarfone D., Sexuel et actuel. Remarques à l'adresse de Daniel Widlöcher, in Widlöcher et coll., *Sexualité infantile et attachement*, Paris, Puf, « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2000.
- Scarfone D. (2004), À quoi œuvre l'analyse, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 9, pp. 109-123 ; repris in *Quartiers aux rues sans nom* (2012a).
- Scarfone D. (2006a), Un temps sans mémoire. L'actuel et la production du passé, in Chouvier B., Roussillon R. (dir.), *La Temporalité psychique*, Paris, Dunod ; version anglaise remaniée (2006), A Matter of Time. Actual Time and the Production of the Past, *Psychoanalytic Quarterly*, vol. LXXV, pp. 807-833.)
- Scarfone D. (2006b), Suite lunaire, *Penser/Rêver*, n° 9 « La double vie des mères », p. 27-44 ; repris in *Quartiers aux rues sans nom*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « Penser/rêver », 2012a.
- Scarfone D. (2007), Entre sens et présence : la répétition, <http://transvirtuel.com/Public/RepetitionFR.pdf>
- Scarfone D. (2008), La séance d'analyse, ouverture de différends, in Enaudeau C. et coll. (dir.) *Les Transformateurs Lyotard*, Paris, Sens&Tonka, p. 247-260.
- Scarfone D. (2011a), Live wires: when is the analyst at work?, *International Journal of Psychoanalysis*, vol. 92, p. 755-759.
- Scarfone D. (2011b), Dans le creux du transfert, *Libres cahiers pour la psychanalyse*, n° 23, « Transfert d'amours », p. 149-161.
- Scarfone D. (2012a), *Quartiers aux rues sans nom*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « penser/rêver ».
- Scarfone D. (2012b), Moments de grâce : présence et élaboration de l'impassé, in Gagnebin M., de Milly J. (dir.), *Michel de M'Uzan ou le saisissement créateur*, Paris, Champ-Vallon, coll. « L'or de l'Atalante », 2012, p. 31-41.
- Scarfone D. (2013), From traces to signs, in Levine H. B., Reed G. et Scarfone D. (dir.), *Unrepresented States and the Construction of Meaning*, Londres, Karnac Books.
- Widlöcher D. et coll., *Sexualité infantile et attachement*, Paris, Puf, coll. « Petite bibliothèque de psychanalyse », 2000.
- Winnicott, D.W. (1964), Fear of break-down, in *Psychoanalytic Explorations*, Cambridge, Harvard University Press, 1989 ; trad. fr. in *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 11, 1975, p. 35-44.
- Zaltzman N. (1997), La pulsion anarchiste, *La Guérison psychanalytique*, Paris, Puf, coll. « Épîtres ».